

Le premier hebdomadaire des faits-divers

6^e Année - N° 231

1 FR. 50 - TOUS LES JÉUDIS - 16 PAGES

30 Mars 1933

DÉTECTIVE

Usines de Bêve



Des milliers de damnés n'ont plus foi au miracle des poisons. Mais la mortelle extase de l'héroïne, fille perfide de l'opium, a peu à peu supplanté la subtile ivresse du Dieu des ténèbres.
(Lire, pages 4 et 5, la suite de l'impressionnante enquête de notre collaborateur Marcel Montarron.)

AU SOMMAIRE | Rescapé du bagne, par J.-P. Bouguennec. — La Mi-Carême des folles, par M. Carrière. — Le cosaque blanc, par J. Barraud. — L'énigme
DE CE NUMÉRO | de Kéroman, par Luc Dornain. — Les allées d'amour, par Roy Pinker. — Le profanateur, par J. Scherb. — Voleur de crânes, par G. Strem.

PAR TOUT

Salubrité

DANS nos dernières chroniques, nous avons attiré l'attention des Pouvoirs publics sur certains dénis de justice qui nous semblaient scandaleux. Si l'on veut conserver aux braves gens, victimes de la fripouillerie sans cesse plus insolente, une foi, nécessaire pour l'ordre social, en Justice, encore faut-il que les braves gens aient l'impression d'être réellement protégés.

Sinon, et c'est pourquoi nous estimons que cette confiance est une des garanties de l'ordre public, chacun, devant la carence des autorités, ou leur faiblesse, ou leur impuissance, deviendra son propre justicier et la vengeance individuelle sera la règle : on reviendra à la barbarie des premiers âges.

C'est là un sujet extrêmement grave, d'une importance que nous soulignerons aussi souvent qu'il le faudra par un avertissement destiné aux dirigeants du pays.

Notre cri d'alarme a eu un écho prolongé. Notre courrier chaque jour, témoigne de l'opportunité, de la nécessité de notre campagne. Toutes les malheureuses victimes — surtout dans le domaine des commerçants, des petits industriels — nous adressent des lettres remplies de faits précis, de renseignements qui justifieraient une enquête approfondie. Ils s'adressent à *Détective*, en désespoir de cause, après avoir vainement frappé à des portes plus officielles. Nous nous substituerons à eux pour fournir l'effort qui permettra d'avoir raison de toutes les faiblesses, des silences inquiétants, des paresseux complices, des négligences inadmissibles.

Voici le dernier épisode de la série : il paraît que, depuis deux ans, une centaine de plaintes sont déposées au Parquet de la Seine contre un individu — d'origine étrangère et qui a troqué son nom véritable contre une appellation de fantaisie, mais sonnante « plus française » ; cet individu, en association avec son beau-père, a monté une société ayant pour objet la vente et l'achat des voitures automobiles, mais qui n'est en réalité qu'une façade destinée à abriter les agissements de cette petite association de famille.

Les dupes sont de toutes catégories : ce sont des chauffeurs de taxi, qui ont versé aux deux coquins des arrhes s'élevant entre 5 et 10.000 francs, dans l'espoir d'obtenir la livraison d'un véhicule qu'ils devaient payer à crédit, et qui attendent vainement le taxi ou la restitution de l'argent. Ce sont d'autres qui ont fait l'opération contraire, qui ont remis leur voiture pour qu'elle fût vendue et qui n'ont rien touché en retour. Ce sont d'autres encore, dont les cautionnements se sont envolés vers une destination inconnue, mais, selon toute probabilité, vers la poche des deux compères. Ainsi de suite : il y en a plus de cent !...

Les plaintes affluent : les deux escrocs sont toujours en liberté ; ce qui les rend d'autant plus dangereux, car ils s'efforcent, et ils y réussissent, de grossir le plus possible, par leurs procé-



Le château de Hohenstein, transformé en prison politique.

La vie de château... pour prisonniers

A la suite des manifestations sanglantes de Genève, la Suisse a fait d'importants aménagements en vue de caser ses détenus politiques.

Le château de Hohenstein, en Suisse saxonne, vient d'être transformé en prison pouvant accueillir 5.000 pensionnaires. Un premier groupe, comprenant 250 prisonniers, y est déjà transféré.

■ ■ ■

L'immaculée conception

Détective a conté la croustillante histoire, évoquée récemment devant les juges de la première Chambre : un gendarme avait reconnu la grossesse d'une de ses payses dans un billet rédigé en termes surprenants : « Je reconnais la grossesse survenue dans des circonstances extraordinaires de Mlle X..., vierge pour moi... ».

Les magistrats, interprètes d'une loi très stricte, ont refusé de donner à ce papier la valeur d'une reconnaissance de paternité. Ils ont considéré, pour reprendre la formule du Code civil, que l'aveu était équivoque ; et, conformément à la thèse de M^e Maurice Garçon, ils ont débouté la vierge-mère. Que penseront les féministes de ce jugement ?



M^e Maurice Garçon défendit cette cause avec un vif humour.

dés frauduleux, le magot qui sera utile, dans les mauvais jours...

Il faut que cette liberté cesse, que le danger public que représentent des individus comme ceux dont nous dénonçons les exploits soit écarté, que le Parquet prenne enfin les mesures d'énergie et de salubrité que commande une telle audace !

Littérature et journalisme

Nos excellents confrères de la presse judiciaire sont en train de se couvrir de gloire, sinon d'or.

Après *Les Loups*, de Guy Mazeline, qui obtint le Prix Goncourt, deux livres viennent de sortir, deux livres d'un puissant intérêt. L'un, *Ces Messieurs de Buenos-Ayres*, est de Pierre Bénard, dont on connaît la verve et la sensibilité. *Ces Messieurs de Buenos-Ayres* c'est une enquête vivante et pittoresque sur la traite des blanches ; c'est l'évocation de figures cyniques ou pitoyables ; c'est un reportage passionnant ; c'est un très beau livre.

Géo London, lui, vient de donner son sixième livre sur *Les Grands Procès de l'année*. Plus encore que les cinq premiers volumes de cette œuvre vaste qu'a entreprise Géo London, *Les Grands Procès de l'année 1932* apparaissent comme un monument dont l'historien futur ne pourra se passer. Il y a, dans ce livre, la relation, tragique en sa concision, des procès de Bauer, le tueur ; de Guy Davin, le dévoyé ; de Mouvault, des frères Boyer. Il y a la vengeance de Tourenq et une vingtaine de petits procès pittoresques où l'esprit de London se donne libre cours.



Notre confrère Géo London au milieu d'un groupe d'avocats.

A propos des « Irrégulières »

Nous avons reçu, de notre collaborateur Jean Guyon-Cesbron, la lettre suivante :

Monsieur le directeur,

L'Argus m'apporte un papier d'un certain monsieur qui, à propos du second article des *Irrégulières*, me prend à partie avec une violence dont je ne relèverai pas les outrances et la prolixité ridicules.

Il va de soi que je m'en voudrais d'offenser toute une catégorie d'artistes, profondément sympathiques et très éprouvés à l'heure actuelle. Les misères individuelles que j'ai découvertes, en ce milieu comme en d'autres, et qui tiennent à la crise, n'atteignent en rien l'honorabilité d'un groupe de professions particulièrement touchées — ainsi que je l'ai dit.

Quant au reste, il suffira de préciser : 1° que le café en question, comme tout café, est ouvert à tout venant ; 2° que tout le monde sait que les environs de la porte Saint-Martin ne sont pas particulièrement voués aux ébats des patronages, et que c'est un des « coins » favoris des gens du milieu.

Ce monsieur se moque de mes « indignations » (où les a-t-il pêchées ?) ; je peux bien lui renvoyer la balle.

Croyez, mon cher directeur, à mes sentiments les plus dévoués.

Jean GUYON-CESBRON.

Après avoir pris connaissance de l'article — une diatribe nébuleuse, où les textes sont sollicités avec une légèreté que l'auteur ne devrait point reprocher à ceux qu'il attaque — *Détective*, qui se solidarise pleinement avec son collaborateur, n'a rien à ajouter à une mise au point empreinte du calme dédaigneux qui convient. Un reportage sur la prostitution clandestine dans tous les milieux n'avait pas à s'étendre sur la situation pénible d'une corporation que des défaillances individuelles — il y en a partout — n'engagent et n'attachent aucunement. Disons seulement que nos photos ont été prises avec le consentement des intéressées. Et soulignons que les injures ne sauraient atteindre un jeune écrivain comme Jean Guyon-Cesbron, dont toute la presse a loué les livres, que de nombreux écrivains et des artistes illustres honorent de leur chaude amitié, et dont l'autobiographie *De Berck à Montparnasse*, qui eut un émouvant succès, prouve non seulement qu'il a beaucoup souffert mais qu'il est toujours sincère et humain...



Le président Texier regrette le paisible tribunal de Reims.

La présidence difficile

M. le Conseiller Texier doit maintenant bien regretter la paisible présidence du Tribunal civil de Reims ! On lui a confié la direction du procès de l'Aéropostale qui a occupé tant d'audiences à la Cour d'assises de la Seine !

C'est qu'il n'est pas facile de présider de pareils débats. Une affaire mystérieuse et où l'on a l'impression qu'une partie de la vérité seulement est connue ; des susceptibilités puissantes à ne pas froisser ; des incidents qui éclatent, d'autant plus qu'on cherche à les éviter.

Le président Texier n'aura désormais qu'un souci : ne plus présider les assises. Le procureur général Donnat-Guigue, qui ne manque jamais de venir faire un tour aux grandes affaires criminelles, ne s'est pas montré, cette fois ! Mais le président sait qu'en haut lieu sa conduite du procès n'a pas donné grande satisfaction et cela est ennuyeux pour sa jeune carrière de Conseiller.

■ ■ ■

Signe des temps

Le public qui suit passionnément les audiences, et qui est composé surtout d'avocats, ponctue de ses approbations ou d'un murmure de blâme les phases diverses des débats.

Mercredi dernier, M^e J.-C. Legrand, défenseur de M. Bouilloux-Lafont, ayant fait allusion à l'excessive soumission du Parquet à des ordres politiques, l'avocat général Siramy s'écria :

— On sait bien que le Parquet a été dans cette affaire, comme dans toutes les autres, indépendant !

La salle — principalement les robes noires — fut agitée d'une sorte de fou rire. Oui, c'est bien un signe de l'époque ! Il mérite d'être noté.



M^e J.-C. Legrand sait faire front à toutes les bourrasques

PAR TOUT

VOILA CENT ANS

L'auberge de Peyrebeille

Le 5 avril 1833, après une instruction de dix-huit mois, on renvoya de vant les assises de l'Ardèche les auteurs bergistes de Peyrebeille.

Peyrebeille !... Ce nom évoque un coupe-gorge de légende, accroché à flanc d'un pic inaccessible. Et, vraiment, situé à onze cents mètres d'altitude, sur la route d'Aubenas, Peyrebeille est un endroit sinistre.

C'est pourtant à cette hauteur désolée que, en 1808, les époux Martin résolurent d'édifier l'auberge devant laquelle ils devaient être guillotins un quart de siècle plus tard. Le terrain leur ayant fourni les matériaux de la bâtisse, l'estaminet se dressa bientôt au centre de ce plateau du Vivarais, balayé par le mistral et les tempêtes de neige.

Pendant vingt-deux ans, bien des gens disparurent, qui avaient passé par Peyrebeille. On retrouvait parfois leur corps déchiété au fond des précipices voisins. Plus souvent, une



L'auberge de Peyrebeille se dresse dans un endroit sinistre.

âtre et sombre fumée s'échappait de la cheminée de l'auberge. Les passants étaient trop rares pour qu'on s'emût de ces étranges exhalaisons. Mais, le 12 octobre 1831, le fermier Enjolras disparut en revenant de la foire de Saint-Cirgues-en-Montagne. Ce soir-là, on le vit pour la dernière fois alors qu'il était atablé dans la grande salle de Peyrebeille. Deux mûlietiers, qui avaient passé la nuit dans l'auberge, déclarèrent avoir entendu des cris affreux et des râles.

Or, le 26 octobre suivant, le cadavre d'Enjolras fut découvert au fond d'un ravin, et on s'aperçut qu'avant de choir dans le gouffre le fermier avait eu la gorge tranchée. On arrêta aussitôt les époux Martin et Rochette, leur domestique. Alors, les langues se délièrent : chaque jour, le juge d'instruction de Largentières enregistrait de terribles accusations. On lui dévoila près de cent crimes demeurés impunis. Mais, en raison du temps écoulé, les témoins ne pouvaient étayer leurs dires d'aucune preuve, et ce fut uniquement pour l'assassinat d'Enjolras que les trois criminels furent envoyés à l'échafaud.

LA ROUTE DE L'EVASION



est cruelle à ceux qui s'y hasardent. Sur mille forçats sept cents y meurent...

Notre collaborateur **Henri DANJOU**

a vu les survivants : chercheurs d'or, chasseurs de caïmans, pêcheurs, contrebandiers, ingénieurs, médecins, dans les terres brûlées du Venezuela, de la Colombie et des Iles-sous-le-Vent.

Lire bientôt dans *DETECTIVE*

LA ROUTE DE L'EVASION
C'est un reportage sensationnel

MARIANNE PUBLIE CETTE SEMAINE :

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

Le début du roman policier de Georges Simenon

LA NUIT DES 7 MINUTES

ET

COULEUR DU PRINTEMPS

Nouvelle inédite par D. H. Lawrence
l'auteur de *L'AMANT DE LADY CHATTERLEY*

DES ARTICLES DE :

André GIDE

Paul PAINLEVÉ

André MAUROIS

François PIÉTRI

TOUS LES MERCREDIS

16 pages illustrées

75 c.

Abonnement (France et Colonies)
Un an 32 fr. Six mois 18 fr.

DETECTIVE

ADMINISTRATION

PARIS (VI^e) — 3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 62-71
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

REDACTION

DIRECTEUR :
MARIUS LARIQUE

ABONNEMENTS

FRANCE ET COLONIES	1 an	6 mois
ÉTRANGER (TARIF A)	85 »	45 »
ÉTRANGER (TARIF B)	100 »	55 »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « *Détective* ».

DETECTIVE

RESCAPÉ DU BAGNE

Camaret (de notre envoyé spécial).

Un soir pareil à tous les autres, dans un bar, près de l'Opéra, à l'heure où le flamboiement des vitrines illumine les boulevards, nous parlions, entre amis, du bagne et de ses hôtes. Le vent, par à-coups, plaquait sur le macadam des flaques d'eau qui luisaient.

— Tenez, racontait l'un de nous, on dit que le plus honnête des hommes ne résisterait pas, n'aurait pas la force nécessaire pour se relever de la grande maladie du bagne : la « contamination morale ». Ça n'est pas vrai. Il est bon de dire, cependant, que l'exception confirme la règle. J'ai vu, près de Saint-Laurent-du-Maroni, cette exception-là.

« Il s'appelait Jean Kérinec. Il avait tué son père, je ne sais trop pourquoi. Un quelconque jury finistérien l'avait condamné aux travaux forcés à perpétuité. Juste sanction, à première vue. Kérinec se distingua vite. Il fut un bagnard modèle. Il était arrivé en Guyane en 1905 environ. En 1917, le gouvernement, pour le récompenser de sa conduite exemplaire, lui donna une concession. En 1930, j'allai inspecter les informes bâtisses qu'on nomme en termes pompeux et officiels : « les bâtiments de l'Administration Pénitentiaire ». Je m'inquiérai des Bretons qui pouvaient être déportés sur la grande terre. Des compatriotes, vous comprenez... On me dit : « Allez donc voir Kérinec ». Il était, le pauvre type, penché sur son lopin de terre ingrate et cultivait je ne sais quoi. De la salade, peut-être. La salade se vend presque à prix d'or en Guyane. « Ohé ! Kérinec ! » L'homme se releva, me regarda. Il était vêtu d'un bourgeron sale. Un chapeau de paille mangeait de son ombre les traits accusés du bagnard. Je prononçai quelques mots en breton. Une immense surprise, une surprise à la fois joyeuse et pitoyable se peignit sur son visage. « Ça fait vingt-trois ans que je n'ai pas entendu parler comme chez nous », me dit-il. Je l'interrogeai. « J'attends ma grâce, me raconta-t-il. Bientôt, j'espère, je reverrai ma sœur, à Camaret, en Bretagne ». Je serrai la main calleuse du bagnard modèle, en murmurant quelques paroles d'encouragement. La Ford, pilotée d'une main sûre par un « garçon de famille » assassin, reprit le chemin des concessions. Au premier tournant, je regardai derrière moi. Kérinec, debout, hochait la tête. Par moments, d'un mouvement brusque, ses épaules se soulevaient. Je compris qu'il pleurait en pensant à Camaret, sa petite ville natale.

Le récit était terminé. Quelqu'un dit : — Alors, il en est, des forçats qui restent « purs » et qui reviennent en France ? Il serait curieux de savoir ce que la société qui les a proscrits leur réserve à leur retour.

■ ■ ■

Le soir même, à la gare Montparnasse, je prenais le train pour Camaret, via Brest.

Il pleuvait à Paris quand je partis. Il pleuvait à Camaret quand j'arrivai. Des bateaux langoustiers attendaient dans la baie l'heure grise des grands départs.

Quelqu'un me désigna une maison basse parmi les autres maisons basses, sur la colline, tout en haut de la ville.

— C'est par là. Il vit avec sa sœur et sa belle-sœur, Mme Lamy.

Dégouttant d'eau, je passai le seuil de la maison de Kérinec, accueilli par une bonne voix joyeuse et jeune :

— Beau temps, hein ! Monsieur ? C'était la sœur de celui qui avait passé en Guyane vingt-cinq années de sa vie. Vingt-cinq années, celles que les hommes trouvent être les meilleures, parce qu'elles sont celles de la jeunesse et de la force.

— Mon frère ? Vous allez le voir tout à l'heure. Il va venir.

Puis, avec un tremblement léger dans la voix, la sœur de Kérinec me raconta « l'affaire ».

Rares sont, parmi les forçats libérés (ci-contre, à droite), ceux qui ont la chance de revenir dans leur patrie.

Dans la baie et le long des quais, des bateaux langoustiers attendaient l'heure grise des grands départs.



C'était, en haut de Camaret, une maison basse parmi les autres maisons basses.

C'était en 1905, près de Saint-Fiacre, dans le Finistère. Les Kérinec habitaient là une petite maison et vivaient du rude travail des laboureurs. Heureux ? Ils l'auraient été si le père n'avait pas bu. Il courait les foires et les fêtes, toujours en quête d'un bon compagnon à la bourse facile et à l'estomac solide. Ce n'étaient que bomboches et soûleries, retours tardifs à la maison.

Quand l'épouse indignée et meurtrie reprochait à l'homme de dépenser sa maigre paye au cabaret, l'ivrogne devenait mauvais et frappait. Un jour, il menaçait de mort ses filles.

— Je vous étranglerai toutes. Je vous aurai ! Un soir, plus brutal encore que de coutume, le père Kérinec voulut mettre à exécution ses projets sinistres. Son fils Jean tenta de le ceinturer, de l'arrêter dans son criminel élan. Mais il n'était pas de force.

Alors, s'emparant d'une bêche, il frappa. Douze jurés, après un excellent déjeuner dans un hôtel de Quimper, décidèrent d'expédier au bagne, pour toujours, un homme qui, en défendant ses sœurs, était devenu un parricide.

■ ■ ■

Quelqu'un poussa la porte et s'arrêta, surpris, en voyant un étranger.

— Mon frère...

Je tendis la main à l'homme qui s'assit. — Vous me regardez, hein ? Ça n'est pas souvent qu'on voit en France quelqu'un qui revient de « là-bas », après vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans et six mois, pour être précis.

La conversation s'engagea, amicale, et la sœur de l'exilé apporta une bouteille de vin blanc. Par phrases hachées, Kérinec me raconta sa vie en Guyane, pendant que je le regardais avec curiosité. Un homme d'une cinquantaine d'années, petit, trapu, solide encore. Un Breton de bonne souche, quoi.

— Sûrement, me dit-il, mon existence n'a pas été toujours rose. Elle aurait pu être pire, cependant. Je ne me plains pas. Au début, cela fut dur. La besogne des bagnards, en 1905, était autre que celle des bagnards d'aujourd'hui. J'en ai vu mourir, des camarades. Parfois un « convoi » débarqué du *La Martinière* était décimé en six mois. Il faut de la place, n'est-ce pas, pour les convois à venir...

L'ancien bagnard s'arrêta un instant et re-

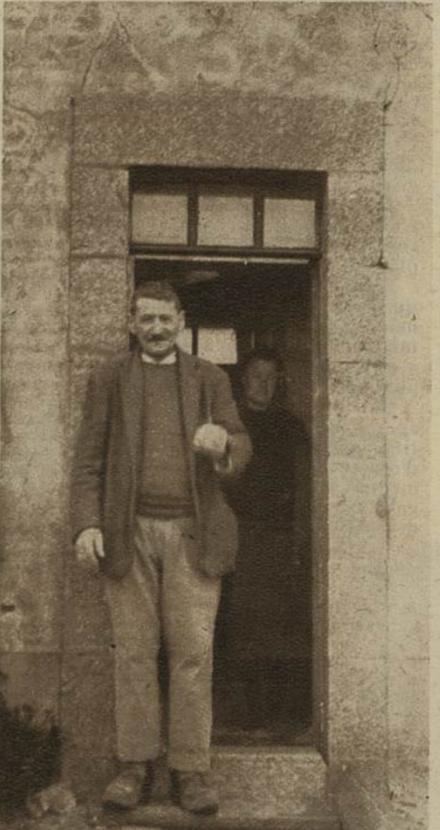
vécut par la pensée les années passées au pays de la mort lente.

— J'ai réussi à m'en sortir quand même. Je ne suis pas malade. J'ai retrouvé ma famille. Je suis heureux et je mange à ma faim. Savez-vous que j'ai eu faim, moi qui vous parle, de 1905 à 1917 ? Cela fait un bout de temps, pas vrai ? Le manque de nourriture tue autant de forçats que les maladies.

Nous trinquâmes. Le vin blanc était moelleux, facile à boire. Au dehors, la pluie continuait de cingler les vitres. Il faisait bon dans la pièce proprette où Kérinec, homme libre, « régala ».

— En 1917, grâce à ma bonne conduite, je pus obtenir une concession. On me fit bâtir une petite maison en planches et on me donna de quoi ne pas crever de faim pendant six mois. Je fis des économies, pas grand'chose, et j'eus du mal à les défendre. Les plus grands ennemis des rares honnêtes gens qu'il y ait au bagne, ce sont les autres bagnards. Il ne se passe pas de semaine sans qu'un assassinat ne soit commis là-bas. Deux mois avant mon départ, un matin, je descendais en voiture au marché. Il faisait sombre encore et mon cheval s'arrêta net à un tournant de la route. Je

Jean Kérinec est un Breton de bonne souche, petit, trapu et solide encore.



Il vivait maintenant au milieu de sa famille, heureux comme un homme libre.

sautai à terre : un homme était étendu sur le sol, les bras en croix, poignardé. C'était mon plus proche voisin. Il avait été dévalisé.

Nos verres étaient vides et une vague éclaircie avait blanchi le ciel. Je me levai :

— Croyez-vous, monsieur Kérinec, que tous les condamnés pourraient faire comme vous et se racheter, en quelque sorte ?

— Non. L'administration donne à qui en fait la demande une concession pour laquelle on paye cent francs de droits. Mais il n'y a que quelques honnes concessions. Pour les autres, il est inutile d'essayer. Les autres métiers ? Je n'en vois pas. La chasse aux papillons ne donne plus rien. La saignée des balatas non plus... Et puis, il y a le climat. J'ai eu de la chance, je vous le répète. Pour un homme qui résiste, comme moi, combien périssent ou s'avachissent, deviennent des loques...

— Vous travaillez ? — J'ai cherché, à Brest... Je n'ai rien trouvé. Ça se sait, que je viens de là-bas, n'est-ce pas ? Alors... Je vivote... J'attends...

■ ■ ■

Sont-ils beaucoup en France, comme Kérinec ? Je n'en sais rien. Une seule chose est à retenir, c'est qu'au bagne il se trouve beaucoup de gens qui ont tué sous l'empire de la colère ou qui ont été, comme Kérinec, poussés par un mobile puissant, élevé même, et qu'une morale périmée ne conçoit pas.

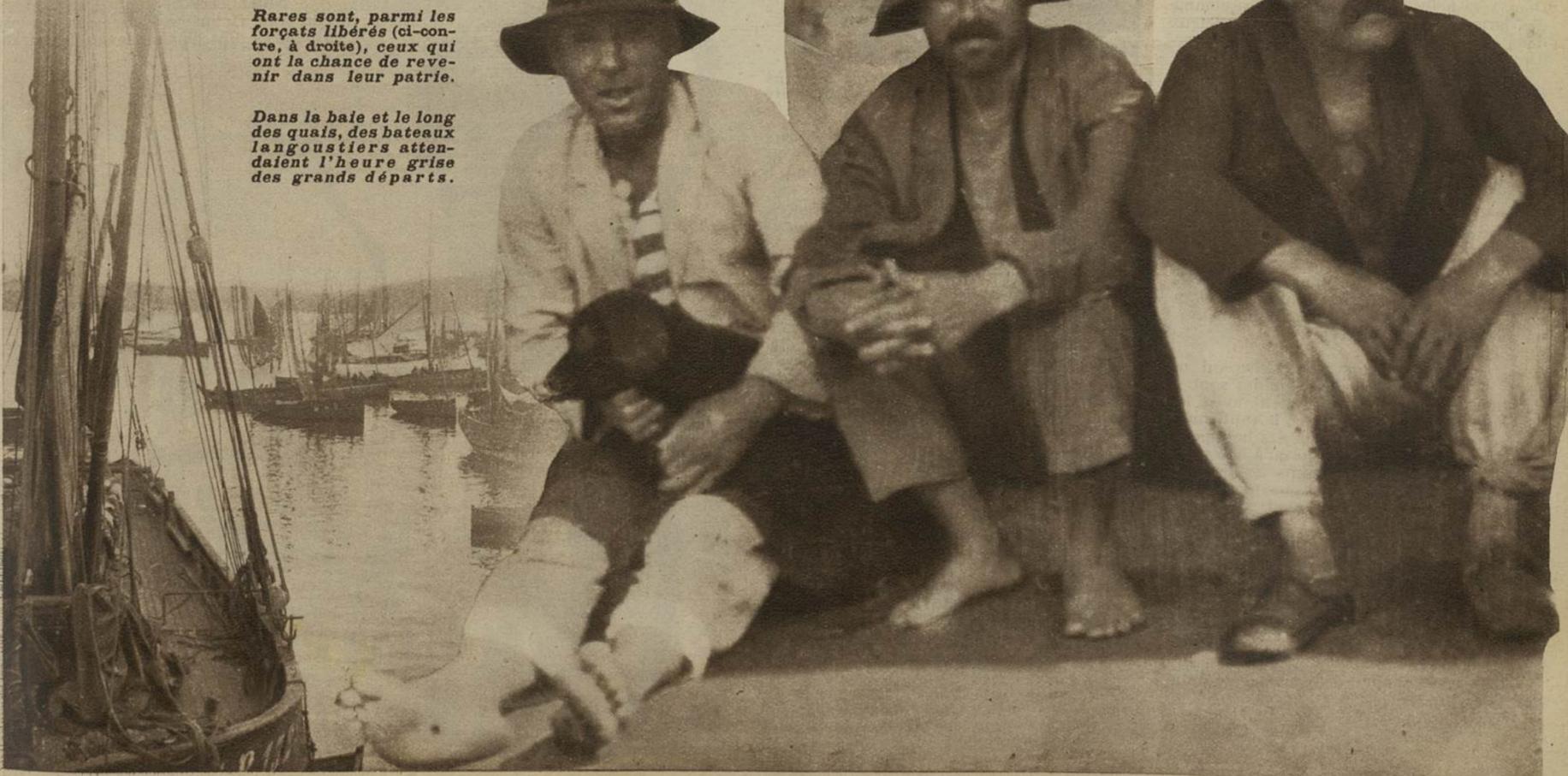
Ne méritent-ils pas, ceux-là, d'être mis à part, d'être tenus à l'écart des autres, puis d'être rendus à la civilisation qui les a chassés de son sein ?

Je quittai Kérinec, sa sœur, ses belles-sœurs et je descendis vers le port en remuant des pensées tristes.

La pluie se remit à tomber, monotone, sur les collines noyées de brume et la mer sale qui moutonnait.

...Et la nuit vint mettre du noir là-dessus.

Jean-Paul BOUGUENNEC.





Trois fabriques d'héroïne fonctionnaient officiellement. Voici celle de Taxim.



Ces Usines de Rêve expédiaient des tonnes de drogue à travers le monde...

II (1)

LA GUERRE DES DROGUES

Et ce fut la première pipe et le premier opium.

LÉGENDES CHINOISES

L'auto stoppa.
— Voilà, fit mon ami turc, ce que je voulais vous montrer : un champ de pavots. Vous qui voulez remonter à la source des sources, vous ne pouvez pas aller plus loin.

Nous descendîmes.
C'était une de ces radieuses et douces journées de l'hiver oriental. A l'aube, nous avions traversé les eaux grises et bleues du Bosphore et, depuis deux heures, nous roulions sous un ciel sans nuages, sur les chemins sinueux de la rive asiatique.

— Vous n'aviez jamais vu de pavots ? Approchez et regardez. Dans deux mois, ces pavots seront en fleurs. Leurs pétales blancs et mauves s'épanouiront au soleil. Et, si les vents sont favorables, la récolte, grâce à Dieu, sera belle. Le lait noir coulera comme des larmes. On recueillera le suc précieux dans des vases. Et les pains d'opium garniront nos greniers.

« Cet opium est notre blé. Ce poison redoutable et bienfaisant est le pain de nos ancêtres et de nos fils. C'est le trésor de notre sol. Nous en expédions chaque année des milliers de caisses, des centaines de tonnes, à travers les mers. Nous ne sommes pas les seuls dans le vaste monde. Des pavots fleurissent aussi sous le ciel de Perse, de l'Inde et de la Chine. Mais c'est l'opium de Turquie le plus recherché, le plus aimé, le plus cruel. C'est lui qui endort le mieux les douleurs, qui berce le mieux les rêves. Car ce n'est pas sa fumée, mais la poussière blanche extraite de son miel, qui donne l'extase. Et c'est pourquoi la guerre qu'on livre en son nom n'a pas de répit. »

— La guerre ?
— La guerre des drogues. Celle qui ne prendra jamais fin, car ses origines sont si anciennes qu'elles se confondent avec les jours lointains où l'inquiétude, la souffrance et l'ennui naquirent au cœur des hommes...

Nous remontâmes à pied jusqu'à une sorte de vieille auberge basse, peinte de fleurs et d'arabesques, où l'on nous servit, dans de minuscules tasses bleues à pied de cuivre, l'épais café de l'Arabie.

— J'ai fait mes études à Paris, reprit mon compagnon, mais ce que je sais sur l'opium, je le tiens de mon père qui était l'un des plus gros marchands de Smyrne. Il possédait plusieurs hectares de pavots et, le soir, il nous racontait, à mes frères et à moi, les légendes millénaires de la plante merveilleuse et maudite.

« Il évoquait les images de la Grèce antique : Morphée, Dieu des songes, dormant

sur une gerbe de pavots, et la belle Hélène, mêlant au vin des convives attristés par la mort d'Ulysse une drogue qui assoupissait le deuil...

« Puis il décrivait le rayonnement de la drogue, semeuse d'oubli, à travers les siècles et les peuples... Les Arabes initiant, tour à tour, au divin poison, les Persans, les Indiens, les Chinois, et les pipes en bambou des fumeurs succédant aux boulettes mélangées de cannelle des premiers mangeurs d'opium...

« Mais il était une histoire que mon père racontait souvent et qui, plus que toute autre, me frappait :

« — En ce temps-là, les fidèles du Dieu Noir étaient, en Chine, devenus si nombreux que l'empereur effrayé résolut d'agir. L'opium était alors expédié de l'Inde par pleines caisses avec la complicité des mandarins, des douaniers et, bien entendu, des Anglais qui s'enrichissaient dans ce trafic. L'empereur demanda aux Anglais de cesser ; les Anglais lui rirent au nez. De jaune qu'il était, l'empereur devint rouge de colère et donna l'ordre de jeter à la mer les vingt mille caisses de « Bénarès » qui allaient être débarquées. Les Anglais cessèrent de rire et imposèrent leur drogue à coups de canon. Un traité mit fin au combat. Les fils du Céleste-Empire continuèrent de plus belle à fumer l'opium, et le Gouvernement chinois, impuissant à conjurer le péril, ne songea plus qu'à sauver ses finances en intensifiant, sur son propre sol, la culture d'une plante aussi précieuse.

« Telle est l'histoire, vieille de près d'un siècle, que mon père se plaisait à nous raconter. Je l'ai retrouvée sur les livres, sous le nom de guerre de l'opium. Les livres ajoutent qu'elle mit fin au conflit de la drogue. Les livres se trompent.

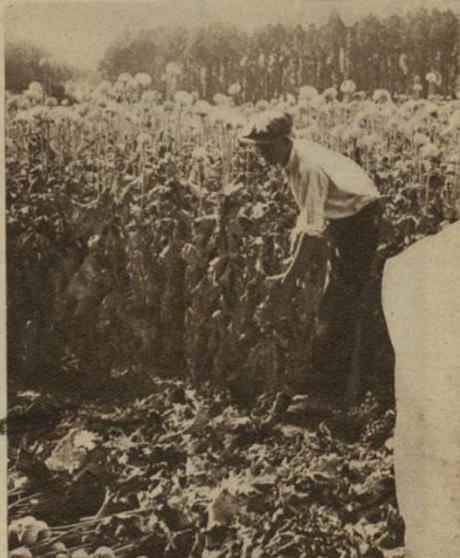
« La guerre de l'opium continue. Non plus à coups de canon, mais silencieuse, à visage masqué.

« Le front de Chine est devenu un vaste front international, où la morphine et l'héroïne, filles perfides de l'opium, ont remplacé la drogue aux ailes de ténèbres... »

Il se tut. La voix du muezzin d'une mosquée voisine chanta tristement, en l'honneur d'Allah, sa complainte séculaire. Des images du passé se levèrent et se mêlèrent à celles de ces milliers de damnés qui n'ont plus foi qu'au miracle des poisons.

On nous apporta, sans que je me fusse aperçu qu'un signe avait été donné, de petites assiettes garnies de poissons fumés, d'olives noires, de pois chiches et de piments vers, puis quatre verres de taille inégale. Les deux moins grands étaient remplis de raki, les deux autres d'eau fraîche.

— Que Dieu vous protège ! fit mon providentiel ami, en levant tour à tour le verre



C'est en mai que fleurissent les champs de pavots, plante merveilleuse et maudite

d'alcool et le verre d'eau, dont il fondit deux gorgées dans sa bouche. Il me reste à vous dire comment l'héroïne s'est substituée à l'opium sur les marchés de la drogue.

« J'ai connu l'Occident avant la guerre, à l'époque où l'on fumait l'opium dans tous les grands ports. Vous aviez Marseille et Toulon. L'Allemagne avait Hambourg. La Chine, c'était bien son tour, renvoyait à l'Europe la drogue qui lui avait été imposée, plus d'un demi-siècle avant, par le canon des Anglais. De puissantes organisations secrètes facilitaient le trafic. Les colporteurs, les voyageurs, retour d'Extrême Orient, devenaient, en débarquant, les préteurs bénévoles du culte de la fumée noire... »

« J'ai lu quelque part que l'on donnait, pour Paris, en 1914, le chiffre de 1.200 fumeries. C'est bien possible. Cela prouve qu'on avait, en ce temps-là, le loisir de rêver. Or, aujourd'hui, les fumeries publiques traquées par la police ont à peu près disparu. Les fumeurs d'Occident se font plus rares. Les derniers forment un cercle fermé, une franc-maçonnerie quasi impénétrable. Et pourtant, dans tous les pays du monde, les naufragés de la drogue n'ont jamais été si nombreux. Que s'est-il passé ? »

« Le phénomène est très simple : en France, comme ailleurs, les mesures prises pendant la guerre semèrent la panique chez les fournisseurs d'opium. La drogue se raréfia sur le marché. Les intoxiqués, privés de l'apaisante ivresse, eurent recours à d'autres vertiges. La morphine, l'héroïne, la cocaïne,

USINES DE RÊVE

plus faciles à dissimuler, plus économiques aussi, n'exigeant aucun matériel spécial, s'installèrent peu à peu l'opium coûteux, le cocaïne, littéraire, l'opium des snobs et des rêveurs...

« Certes, avant la guerre, le monde était drogué comprenait déjà des morphinomanes, des cocaïnomanes et des héroïnomanes. Les injections de morphine, vous le savez, ne datent pas d'aujourd'hui. Mais on était alors assez loin de penser que la science allait ainsi, en découvrant de nouveaux remèdes, entraîner de nouvelles souffrances et conduire à la plus dangereuse, à la plus coûteuse des évasions, les anxieux, les tourmentés insatiables...

« On ne s'en doutait pas non plus, lorsque, plus tard, la cocaïne, puis l'héroïne apparurent à leur tour. On croyait, là encore, limiter l'usage de ces drogues nécessaires et redoutables aux besoins médicaux.

« Vous savez ce qui s'est passé en France moins de vingt ans après, en 1912, l'épidémie de poudre blanche qui était partie d'un petit clan d'artistes et d'esthètes avait contaminé les milieux de noce, et l'on pouvait assurer que la moitié des prostituées de Montmartre étaient, dès cette époque, des cocaïnomanes.

« Quant à l'héroïne, sa vogue fut si formidable, si triomphante, qu'après la guerre on pouvait déjà compter, à New-York, des mille intoxiqués d'héroïne sur trois mille drogués.

« C'est dans cette atmosphère propice que s'engagea la véritable guerre des drogues, guerre dont l'ancien conflit de l'opium n'est qu'un pâle reflet et dont on ne peut prévoir, cette fois, ni la durée, ni l'issue.

« Car qui pourrait pressentir la fin d'un combat qui porte en ses balances, d'un côté l'appui précaire des lois, de l'autre le puissant appât de l'or... »

Mon ami turc s'arrêta pour avaler de nouvelles gorgées de raki mêlé d'eau, et puis suivit :

— Notez ceci : à l'heure où je parle l'héroïne victorieuse est, sans conteste, la drogue la plus demandée sur le marché



(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 230.

stupéfiants. C'est elle qu'on fabrique par tout, ouvertement ou secrètement, avec le plus d'intensité.

« Cette vogue extraordinaire de l'héroïne tend à ses effets mêmes, plus rapides, plus rudes que ceux des autres stupéfiants. Les rogués qui ont épuisé les vertus des autres poisons deviennent automatiquement héroïnomanes. La coco agite. L'héroïne dément et assomme. L'une complète l'autre. Mais c'est la seconde la plus despotique. Qui s'y frotte, s'y attache. La poudre diabolique se lâche plus sa proie. Les trafiquants non plus. La mort seule peut rompre le tacite et terrible contrat qui asservit la victime à son vran... »

« C'est donc surtout autour de l'héroïne que se livre aujourd'hui la grande bataille engagée. Et comme l'héroïne est un sous-produit de l'opium, vous voyez bien que nous revenons à ces pavots qui s'offraient tout à l'heure à votre regard. »

« L'opium turc est, avec le persan et le macédonien, le plus riche en sous-produits. Mais, jusqu'en 1925, la Turquie ne songeait guère qu'à l'exporter brut. C'est lorsque la vogue des stupéfiants dérivés de l'opium prit ses proportions que vous savez, que tout changea. »

« Bâle fut l'une des premières villes où s'ouvrit une fabrique. Bientôt, les usines Herck, de Darmstadt, en Allemagne, produisirent également de l'héroïne. Puis des fabriques, en France et en Italie, lancèrent à leur tour la terrible drogue sur le marché mondial de la contrebande. »

« Alors, la Turquie qui avait, si j'ose dire, la matière première sous la main, pensa tout justement qu'elle avait sa place à prendre. Sous le prétexte de participer au commerce des drogues médicales, une fabrique s'ouvrit sur les hauteurs de Pera, à Taxim. »

« Une fabrique japonaise, qui fonctionnait depuis un an sans concurrence. Puis, au début de 1928, une autre fabrique s'ouvrit à Couzoundjouk, celle-là, avec des capitaux français. Plus d'intermédiaires, cette fois ! Ces fabriques avaient l'opium à leur portée. Les savants s'en ressentirent. Et les demandes du marché de la drogue affluèrent vers Stamboul, si nombreuses, que la production des usines devint insuffisante et qu'une troisième s'ouvrit à Eyoub, sur la Corne d'Or, sous la direction d'un ami de mon père, riche négociant d'opium, lui aussi. »

« Ce fut, pour Stamboul, l'âge d'or de la drogue. Les trois fabriques crachèrent de l'héroïne et de l'opium à jet continu. Là, et à l'heure si bavarde, ne parlait plus. Nous mangions en silence. Trop tard... »

« Trois grands débouchés s'offraient, en effet — s'offrent encore — à l'exportation

vous me reprochez d'avoir, à l'exemple de tant d'autres pays, songé à fabriquer des stupéfiants ! »

« — Mais vous empoisonnez des milliers et des milliers de gens. »

« — Prouvez-le ! »

« — Votre production d'héroïne dépasse de centaines de tonnes les besoins scientifiques et médicaux du monde entier. L'an dernier, les cent kilos d'héroïne saisis à Hambourg, les cent kilos découverts à Rotterdam venaient de Stamboul. De Stamboul aussi, les cinq cents kilos de morphine saisis à New-York. De Stamboul encore, les trois bateaux qui arrivaient à Marseille, porteurs de onze cents kilos d'héroïne. »

« — Vous voulez faire de nous le bouc émissaire. D'autres pays fabricants ont leur part de responsabilité. »

« — C'est vous qui assumez la plus lourde part. Si vos usines fermaient leurs portes, il y aurait par le monde une famine de drogue ! »

« Le débat se prolongea, pathétique. La Turquie, qui avait le vif désir de ne plus porter le poids d'aussi gênantes accusations, offrit des mesures d'apaisement et annonça qu'elle avait décidé la fermeture provisoire des trois fabriques incriminées. »

« Elle avait aussi, pour le faire, une secrète raison : un pays ne fabrique pas impunément tant de drogue sans qu'il s'en égare dans ses propres villes. Le fléau de l'héroïne s'était infiltré dans Stamboul. L'épidémie non seulement s'était propagée chez les femmes, mais encore chez les chauffeurs de taxi, chez les jeunes officiers de l'armée. Dans un lycée, quatre élèves, un jour, durent être emmenés d'urgence à l'hôpital. Il était temps de prendre des mesures. »

« En une nuit, les trois fabriques de Taxim, de Couzoundjouk et d'Eyoub, furent cernées et fermées par la police. On y mit les scellés, puis on nomma une commission de poursuites et de surveillance... On alerta la police locale et la douane... »

« — Et alors ? »

« — Alors!... Voulez-vous que nous redescendions au Bosphore ? Il doit être déjà tard... »

Les minutes avaient glissé, rapides comme des secondes. Je n'aurais pu dire le temps qui s'était écoulé. Il me semblait pourtant que le chant du muezzin s'était envolé depuis longtemps de la mosquée voisine.

Mon ami, tout à l'heure si bavard, ne parlait plus. Nous mangions en silence. Trop

— Les affaires sont les affaires. Allez-vous supprimer les marchands de corde et de brownings !

Tel était l'invariable dialogue. Et, solitaire dans cette ville étrangère, je m'en allais à l'aventure.

Un soir, pourtant, dans un café russe de Pera, on m'avait présenté cet ami turc.

Je le revois encore m'écouter, songeur, en caressant, de ses doigts minces, un petit collier de perles bleues, puis me dire :

— Demain, si le ciel est clair, j'irai vous prendre à l'hôtel, nous irons au Bosphore. Il avait tenu sa promesse.

Maintenant, nous redescendions vers Scutari d'où le bateau allait nous ramener vers la rive d'Europe. Au loin, déjà, se découpaient sur le ciel les minarets et les cyprès. Une question me brûlait les lèvres :

— Les trois fabriques ont été fermées et il n'y a pas eu de disette de drogue. Que faut-il en conclure ?

Mon ami eut un vague sourire :

— Comme vous êtes impatient ! Vous venez d'arriver et vous voulez déjà tout savoir. Moi je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire. A vous de redescendre le fleuve mystérieux dont je vous ai montré la source.

Des voiles de brume et de fumée flottaient au-dessus des eaux assombries du Bosphore. Nous reprimes le bateau qui relie les deux rives. Des soldats au képi de drap beige, des



La guerre des drogues commença à l'époque où l'opium de l'Inde fut imposé à coups de canon au peuple chinois...

femmes enveloppées de châles, accoudés à la rambarde, regardaient le va-et-vient des caïques à deux rameurs.

— Une question encore, pourtant, avant de vous quitter... Qu'est devenu le stock de drogue des trois fabriques fermées par la police ?

Le sourire de mon ami turc s'accroissait encore :

— On ne sait pas... L'une des fabriques fut mystérieusement cambriolée ; l'autre, une nuit, brûla en partie, plus mystérieusement encore. On ne sut jamais ni par qui, ni comment, mais on ne trouva plus, dans les trois usines, un seul gramme d'héroïne.

Et, me prenant par le bras pour m'entraîner à l'avant du bateau :

— Comprenez-vous maintenant pourquoi la guerre des drogues n'est pas près de finir ?...

(A suivre.)

Marcel MONTARRON.

Jeudi prochain :

NUITS DE HASCHICH



l'opium étant à ses portes, Stamboul (ci-dessous, à gauche) devint rapidement le véritable arsenal de la drogue, la source principale de l'exportation clandestine.

massive et clandestine de la drogue blanche : l'Amérique, l'Egypte et la Chine.

« L'Amérique, où les intoxications sont si fréquentes que quatre-vingt dix pour cent des crimes ont pour auteurs des priseurs d'héroïne ; l'Egypte, où chaque village compte de si nombreuses victimes que les récoltes elles-mêmes sont compromises ; la Chine, enfin, où les coolies saturés d'opium peuvent, à chaque coin de rue, acheter une injection de morphine que le vendeur administre sur place contre la modique somme de dix cents. »

« Telle fut, jusqu'en 1931, l'incomparable situation de ces trois fabriques turques qui manipulaient jusqu'à quatre cents kilos d'opium par jour, et qui expédiaient librement des tonnes de drogue au monde entier. »

« Un tel privilège ne pouvait qu'exciter la jalousie des autres pays fabricants. La France, l'Allemagne, la Suisse, surtout, s'adressèrent à la Société des Nations. »

« Ce fut un beau tollé. »

« — Comment ! répliqua la Turquie. Je suis l'un des plus vieux pays producteurs d'opium. Le pavot couvre sur mon sol une superficie de cinquante mille hectares. Ma production d'opium représente, chaque année, pour mes ressources, une valeur de 70 millions. C'est l'opium turc l'un des plus réputés pour sa richesse en morphine, et

de pensées se pressaient en moi pour que ma curiosité fût rassasiée. »

— Partons, finis-je par dire ; je voudrais rejoindre Stamboul avant la nuit.

Il vida son verre et, avec cette exquise politesse des Orientaux, me tendit mon manteau.

L'auto nous attendait. Je revis en passant les pavots qui, bientôt, devaient fleurir.

... Huit jours déjà que l'Iméréthie-II, l'excellent bateau de la compagnie Paquet sur lequel j'avais pris place à Marseille, avait abordé, sous un ciel plein de neige, les quais grouillants de Galata.

Huit jours déjà que j'avais débarqué au pays des Usines de Rêve !

Avec quelle hâte je m'étais, dès mon arrivée, mis à la tâche.

Mais les portes dont on m'avait fourni les adresses s'étaient prudemment refermées sur mes pas.

— Pourquoi faire un aussi long voyage pour venir vous occuper de la drogue ? N'est-il pas, à l'heure actuelle, d'autres sujets ? Ne désirez-vous pas connaître Ankara, la nouvelle capitale, les réformes du Gazi, que sais-je encore ? Mais la drogue, ce n'est pas sérieux... »

— Et ceux qui en meurent ?

— Ils vous intéressent ? Nous, pas. Le suicide a toujours existé.

— Et ceux que ces suicides enrichissent ?



Les Chinois fumèrent de plus belle et exportèrent la drogue à leur tour...

Mais c'est l'opium turc (ci-contre à gauche) le plus recherché par les fabricants de stupéfiants

Car c'est l'un des plus riches en morphine et en héroïne, drogues mortelles et despotiques.



GRAND
REPORTAGE
DE
MARCEL MONTARRON

FATS DIVERS

La Mi-Carême des folles



La salle des fêtes de Maison-Blanche est transformée, chaque Mi-Carême, en un grand bal houleux et pittoresque, où sont conviées les pensionnaires de l'asile.

Le jeudi de la Mi-Carême, tous les ans, la salle des fêtes de Maison-Blanche se transforme en un grand bal houleux et pittoresque où, seules, les folles sont conviées. Et si, ça et là, les coiffes éclatantes des infirmières n'égayaient cette cohue multicolore, on croirait assister à une mascarade fantasque dans le grand hall de quelque hôtel particulier.

Mais lorsqu'on voit de plus près ces visages étrangement fardés, lorsqu'on lit dans ces yeux cernés de khôl ce regard absent des démentes, lorsqu'on devine sous ces masques hilares les traits figés dans une expression d'extase ou de douleur, tout ce bruit, ce mouvement, cette frénésie deviennent une obsession que l'on ne peut chasser.

Parfois, parmi les chants que répètent mille lèvres inconscientes, un cri monte, perçant, inhumain, que n'arrivent pas à assourdir les murs ornés des parures de la fête.

Pour ceux qui, tous les ans, se déguisent à la Mi-Carême, le choix du costume est chose difficile et longuement étudiée. Mais, aux folles, l'imagination ne fait jamais défaut.

Les travestis les plus étranges se croisent et s'accouplent. Une marquise magnifique, au regard lointain, la tête haute, tourne aux bras robustes d'une apache à l'allure déhanchée. Une charmeuse de serpents, de sa flûte aux sons aigus, essaye d'envoûter le superbe toréador qui la domine de toute sa morgue. Et le soleil accroche des reflets aux lunettes dorées d'un marin américain, flegmatique et immense dans sa veste blanche, trop grande pour lui.

Dans un coin de la salle, accroupie sur une chaise aux roues caoutchoutées, une paralytique, dans sa robe à carreaux bleus et blancs, suit, d'un regard qu'on dirait conscient, les ébats de ses compagnes, folles comme elle et, comme elle, à jamais pétrifiées dans leur raison éteinte.

Après deux heures de danse, échevelées, le fard coulant sur leurs visages en sueur, leurs travestis chiffonnés, les malades furent conduites au buffet. Le buffet ? Une vaste cuisine aux fourneaux éteints que quelques gardiens-barmen, en veste blanche et en képis brodés aux lettres « S. A. », dé-



L'aimable D^r Gouzy, directeur de Maison-Blanche.

fendaient contre toute cette troupe assoiffée et burlesque.

Des verres épais, remplis à moitié de citronnade ou d'orangeade, s'alignaient sur des tables couvertes d'une toile cirée. Les malades dégustaient, lentement, avec des petits hochements satisfaits de la tête



Un groupe frais d'enfants traversa cette foule.

et des mouvements gracieux des doigts, ce breuvage qu'elles prenaient peut-être pour quelque cocktail de choix.

Au bout de la table, une comtesse, majestueuse dans sa robe bleue pailletée d'or, boit avidement, tandis qu'après d'elle un voyou équivoque, avec des gestes de gourmet averti, fait miroiter dans un

Un marin américain flottait dans une vareuse trop grande pour lui.

rayon de soleil son verre à demi plein.

Soudain, au milieu de cette foule bigarrée, et qui se démenait sans répit, passe un groupe frais d'enfants. On lit sur leurs visages mobiles tout l'étonnement que leur procurent ce bruit et cette agitation.

Déguisés, eux aussi, en Pierrots pomponnés ou en Colombines blêmes, ils lèvent leurs minois vers ces faces extatiques qui les regardent sans les voir.

Mais, sur les lèvres d'une « Marianne », toute rouge en sa toge à larges plis, naît bientôt un sourire. Elle se penche vers un des enfants. Elle semble comprendre, soudain, et veut balbutier des mots tendres qu'elle a oubliés. L'enfant prend peur et s'échappe. Et la femme, redevenue une simple folle, retourne au bal, danser et s'étourdir...

Il y a trois ans que le directeur de Maison-Blanche, l'aimable D^r Gouzy, a institué ce bal, avec le dévoué concours de M. Georges-Yves Prade, conseiller général de la Seine, rapporteur pour le département du budget des Asiles, et du D^r Vetel, directeur du Service des Aliénés.

— Notre but, me dit M. Gouzy, est d'offrir une détente à nos pauvres malades, de leur donner l'illusion de s'amuser librement, de mieux aimer, en se mêlant à elles dans cette fête commune, nos infirmières. Ce bal est comme une étape vers la résurrection, vers la délivrance...

Hélas ! Combien, parmi les joyeuses danseuses de cet après-midi de Mi-Carême, reverront d'autres bals, loin des grilles de l'asile !...

Marcel CARRIÈRE.



Avec de petits hochements de tête satisfaits, on dégustait des breuvages au buffet.

CUISINIÈRE en RÉCLAME

Franco de port et d'emballage



1^{er} versement 1 mois après la livraison

FACULTE de RETOUR

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GRATUIT N° 46

Au comptant remise 10 %

Fr. 58. par mois

N° 70. Cuisinière à étuve et retour de flamme, entièrement en fonte émaillée céramique bleu, vert, gris-bleu et brun, dimensions : 70x49 cm., sans les rampes, hauteur 77 cm., foyer houille, dessus poli, buse mobile dessus ou derrière, grand four profond avec porte équilibrée, dimensions : 32x33x23 cm., chaudière en fonte émaillée : 696 fr. franco toute la France ; payable 58 FRANCS PAR MOIS. Foyer mixte permettant de brûler du bois et du charbon : 24 fr. de majoration.

BULLETIN DE COMMANDE D. 5

Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer une cuisinière tout fonte émaillée (indiquer la couleur) foyer au prix de Fr que je paierai Fr par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux (Paris 979). Fait à le 1933

Nom et prénom Signature :
Date et lieu de naissance
Profession
Domicile
Département
Gare

Girard & Boitte

112, rue Réaumur. PARIS (2^e)

GRATUITEMENT

ce matériel et ces fournitures pour gagner de l'argent et faire facilement tous travaux d'art appliqués



CUIR, RAPHA, PEINTURE sur BOIS, ETAIN, GESSO, ABAT-JOUR, CIRE à CACHER, BATIK, POCHOIR, PEINTURE des PHOTOGRAPHIES

Voulez-vous connaître une manière agréable de gagner de l'argent

pendant vos loisirs en restant chez vous?... La Société des Ateliers d'Art chez Soi vous rendra vite capable de gagner de l'argent en utilisant vos moments de liberté à réaliser de brillants objets d'arts appliqués.

Gratuitement nous vous offrons les outils et les fournitures nécessaires pour exécuter de nombreux travaux d'art appliqués. Ces travaux laissent une large marge de bénéfice et cette intéressante occupation est si agréable qu'il n'est pas possible de la considérer comme un vrai travail. La Société aide ses adhérents de toutes manières et leur apprend à vendre les travaux faits par eux-mêmes à la clientèle particulière, aux commerçants spécialisés, et à gagner ainsi beaucoup d'argent.

Nous recherchons de nouveaux adhérents pour accroître l'importance de nos achats et réduire ainsi le prix déjà très bas des matières premières que nous fournissons à nos membres.

Vous n'avez pas besoin de talent spécial. Vous apprendrez chez vous au moyen de cours par correspondance fort bien faits, très documentés, détaillés et précis. Dès la première leçon vous pourrez exécuter un travail que vous pourrez vendre immédiatement.

Gratuit : Une plaquette illustrée. Nous avons édité une jolie brochure qui vous apportera une documentation complète sur la Société des Ateliers d'Art chez Soi et vous indiquera en détail comment gagner de l'argent pendant vos heures de loisir. Elle vous sera envoyée sans engagement de votre part ; elle vous précisera en outre comment vous pouvez bénéficier de notre offre d'outillage et de fournitures gratuites. Ecrivez-nous immédiatement en remplissant le bon ci-dessous.

BON A DÉCOUPER V. 32

Société des Ateliers d'Art chez Soi, 14, rue de La Condamine - PARIS (17^e)
Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement de ma part votre plaquette illustrée : Les travaux d'Art chez soi, ainsi que tous les renseignements sur l'offre spéciale de matériel gratuit que vous faites. Inclus 1 fr. 50 en timbres-poste pour l'affranchissement. (Ecrivez votre nom très lisiblement, s. v. p.)

M.
à

LE COSAQUE BLANC

Lyon (de notre correspondant particulier).

Miromenko entra dans la petite chambre meublée qu'il occupait, 131, rue Boileau. C'était un homme robuste, paysan caucasien, aux traits épais, aux membres lourds. Il considéra sa femme qui s'activait autour de la table, disposant trois couverts sur la toile cirée aux dessins géométriques et posant au centre l'énorme soupière fumante.

— La petite n'est pas là, ce soir ? questionna-t-il en ôtant sa veste.

— Non. La femme de Montikoff l'a emmenée. Son mari travaille de nuit, cette semaine, et tu sais qu'elle a peur de coucher seule.

Puis le silence retomba. La « petite » était leur fille, une enfant de dix ans, intelligente et vive. Miromenko avisa le troisième couvert qui lui faisait vis-à-vis :

— Skorkine !... cria-t-il de sa voix de stentor en se tournant vers la porte de la chambre...

— Il n'est pas encore rentré, intervint sa femme. Il ne tardera pas. Commençons à dîner sans lui.

Et, sans rien dire, ils se mirent à manger. Gabriel Skorkine était le cousin de Mme Miromenko. Il était une providence pour le ménage. Possesseur d'une petite fortune, il occupait généreusement 1.000 francs par mois à ses hôtes, fournissait la nourriture, payait la location de la chambre et réglait quelques menues factures.

Mais les économies qu'il avait déposées à la Caisse d'Épargne diminuèrent à vue d'œil. La crise économique était venue, suivie de son triste cortège de misère, de faim et de haine. Skorkine faisait partie maintenant, ainsi que Miromenko et que tant d'autres de ses amis, du troupeau des chômeurs en quête d'un peu de travail.

Il ne restait plus que 1.000 francs à la Caisse d'Épargne, mais le Russe refusait d'y toucher, les réservant pour les cas de maladies graves, de voyages d'affaires...

On subsistait actuellement, tant bien que mal, grâce aux secours de chômage, aux bons de pain et de soupe, aux œuvres charitables...

Miromenko, tout en mangeant sa soupe, remuait ces pensées mélancoliques. Qu'allait-on devenir ? Quels étaient les projets actuels de Skorkine, vis-à-vis d'eux, maintenant qu'il était ruiné ?...

Ces pensées, Skorkine les agitait aussi en montant, d'un pas lourd, l'escalier de bois qui conduisait à sa chambre. Il ne pouvait plus subvenir aux besoins de ses cousins. Dans sa poche, il y avait une lettre d'un cultivateur de la Dordogne, l'engageant comme domestique agricole. Enfin, il avait trouvé du travail.

Oui, mais Miromenko ?... Il lui répugnait de faire part aux siens de son départ si proche — il partirait le lendemain matin. Ce départ n'aurait-il pas l'air d'un abandon, d'une fuite ? Allait-il entendre les jérémiades de son compatriote ?

Il convint avec lui-même de retarder le plus possible l'annonce de cette désagréable nouvelle.

— Bonsoir !

D'un geste de la main, il salua les Miromenko, assis autour de la table, accrocha son chapeau et vint prendre place devant son assiette.

— Toujours pas de travail ? demanda Miromenko.

Skorkine hésita. Il sentait dans sa poche la lettre d'engagement. Mais il se ressaisit rapidement et mentit :

— Non !

Puis, comme par une association d'idées, il poursuivit :

— Demain matin, je vais à Fleurieu-sur-Saône, voir Malakoutine.

C'est tout ce qu'il dit. Les Miromenko ne demandèrent pas la raison de cette visite à un compatriote habitant une petite bourgade, distante de trois kilomètres environ de Lyon. Skorkine, de son côté, fidèle à la consigne qu'il s'était donnée, ne pouvait pas raconter qu'il avait projeté d'aller faire ses adieux à son plus fidèle ami. Un camarade, Montikoff, devait l'accompagner...

— Demain, à trois heures !... Demain, à trois heures !... se répétait-il en tournant machinalement sa cuiller dans la tasse de café que Mme Miromenko venait de poser devant lui...

Cette lettre avait été providentielle. Sitôt reçue il l'avait portée chez son ami Montikoff pour que celui-ci la lui lût et en fit la réponse — Skorkine se savait ni lire, ni écrire. Il avait laissé éclater sa joie devant lui. Ensemble ils s'étaient rendus à la gare de Perrache, pour consulter l'heure des trains. On les avait vus, dans la salle des pas perdus, debout devant les tableaux indicateurs, cherchant du bout des doigts le meilleur rapide pour Bordeaux.

— Demain mardi, après déjeuner, tu viendras me voir et m'aider à faire mes bagages, avait-il dit à Montikoff avant de se séparer de lui.

— Entendu !...

Demain, c'était une nouvelle vie qui allait commencer. Que serait-elle ? Skorkine ne s'en souciait guère, acceptant d'avance son destin avec le fatalisme coutumier de sa race.

Lentement, il se leva :

— Bonsoir, dit-il aux Miromenko.

— Bonsoir, répondirent ceux-ci en écho.

La porte de la chambre de Skorkine se ferma. Les deux époux l'entendirent aller et venir. Ils préparèrent le lit pour la nuit et se couchèrent. Et, tandis que, peu à peu, le sommeil les envahissait, ils perçurent encore le bruit des pas lourds du Russe arpentant sa chambre.

■ ■ ■

— Skorkine n'est pas là ?

— Non, il est allé à Fleurieu.

— Bien. Je vais l'attendre.

— Montikoff avait été fidèle au rendez-vous.

À l'heure convenue, il s'était présenté

Dans le gousset de la victime, on trouva une montre (ci-dessous) sur laquelle étaient gravées des aigles impériales noires. — Ci-contre, à droite : les paquets de roubles découverts chez Skorkine.

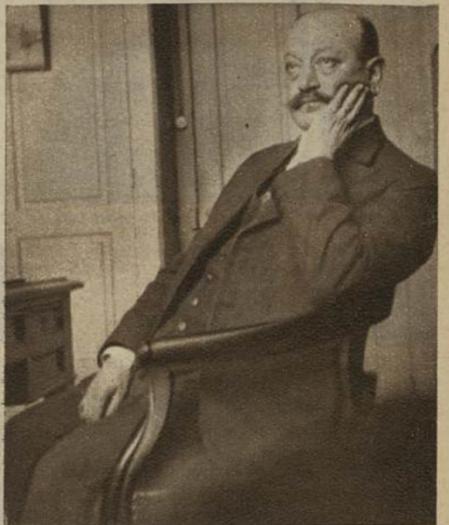
chez les Miromenko, pour aider son ami à boucler ses valises.

Mais les minutes passaient. Les yeux fixés sur la pendule, il voyait l'heure du train approcher.

— Il a tort de ne pas se presser, il va rater son train, songeait-il.

Mme Miromenko engagea la conversation. Mais Montikoff se tenait sur ses gardes. Il se montrait peu prolix. Il craignait de révéler aux parents de son ami son départ imminent.

Skorkine vivait 131 rue Boileau (ci-dessous) chez ses cousins, les Miromenko.



Le commissaire Mourey prit à tâche de débrouiller cet imbroglio tragique.

Deux heures et demie... Il faudra prendre un taxi... Trois heures, c'est fini, le train est manqué...

Soudain, Mme Miromenko dresse l'oreille. Des pas dans l'escalier. Ce doit être lui... Non, on dirait qu'il y a plusieurs personnes ensemble. On entend un piétinement sourd devant sa porte. Vaguement inquiète, la femme ouvre. Ce n'est pas Skorkine. Mais quatre ou cinq hommes qu'elle ne connaît pas. L'un demande :

— C'est bien ici qu'habitait Gabriel Skorkine ?

La femme ne comprend pas. Elle sait à peine le français. D'un geste, elle indique la chambre du Russe.

— Veuillez nous remettre la clé.

Mme Miromenko ouvre des yeux ébahis. On insiste. Elle s'affole. Elle ne réalise pas que ces hommes sont des policiers.

— M. Rangé, juge d'instruction...

Enfin, M. Gallet, le propriétaire des meubles, arrive. Il sert d'interprète :

— La police, ici !... Mais qu'a fait Skorkine ?

Le magistrat se retourne avec un air grave et répond :

— Gabriel Skorkine a été assassiné, la nuit dernière, sur les berges du canal de Jonage...

Un cadavre... déjà raidi dans la mort. Celui qui devait partir vers une vie nouvelle était mort, maintenant. On avait découvert le corps, sur les six heures du matin, sur la digue, baignant dans une mare de sang. D'une part, le jour se levait sur le Rhône, une aurore de printemps réveillant l'eau glauque du fleuve, amincissant la taille des peupliers, estompant les lignes molles de la plaine lyonnaise. Et sur la digue, où croît déjà l'herbe nouvelle, un corps affreux, recroquevillé, le visage écrasé à coups de marteau.

On a assassiné Skorkine.

Le nom du mort, on l'a su en fouillant ses vêtements gluants de sang. Dans une poche intérieure, un portefeuille contenant 260 fr., des papiers d'identité, des bons de pain et de soupe. Dans le gousset, une montre en argent, gravée aux aigles impériales noires de Russie.

On a assassiné Skorkine.

Qui ?

Il n'y a qu'un cadavre sur la berge, sans trace de lutte autour, sans indices d'agresseurs.

Penché maintenant sur les valises à demi remplies, le juge d'instruction cherche à découvrir le mystère de la mort du Russe. Crime de rôtisseurs ? Le portefeuille a été retrouvé avec l'argent qu'il contenait.

— Mon oncle avait toujours sur lui un autre portefeuille, avait déclaré la fille de Miromenko. Un portefeuille de velours jaune.

On ne l'a pas retrouvé...

Mais des papiers révélèrent l'étrange vie de Skorkine. Une photographie le représente vêtu d'un uniforme blanc, aux côtés de sa femme. Gabriel Skorkine a fait partie des cosaques blancs. Il a lutté pour le tsar, pour la Russie impériale. Il est resté fidèle à sa foi de vieux moujik pour qui le tsar est représentant de Dieu. Des lettres, des tracts, des revues attestent la violence de ses sentiments. Il y a même une enveloppe de toile blanche contenant un million de roubles, fortune de jadis, aujourd'hui dévalorisée, mais qui pourrait, peut-être, un jour...

Skorkine a-t-il été victime d'une vengeance ?

A-t-il été entraîné par un compagnon, avide de s'emparer de l'argent qu'il était censé avoir sur lui ? Le portefeuille contenait-il des papiers compromettants, des pièces importantes dont il fallait s'emparer, même au prix d'un meurtre ?...

■ ■ ■

Deux jours plus tard, un entrepreneur de construction se présentait au commissariat des Brotteaux.

Le jour de l'assassinat de Skorkine, déclarait-il, on m'a volé un marteau dont la description correspond exactement à celle de l'arme du crime.

— Employez-vous des Russes dans votre équipe ? demanda M. Mourey, commissaire de police.

— Oui...

— Donnez-m'en la liste, je vous prie...

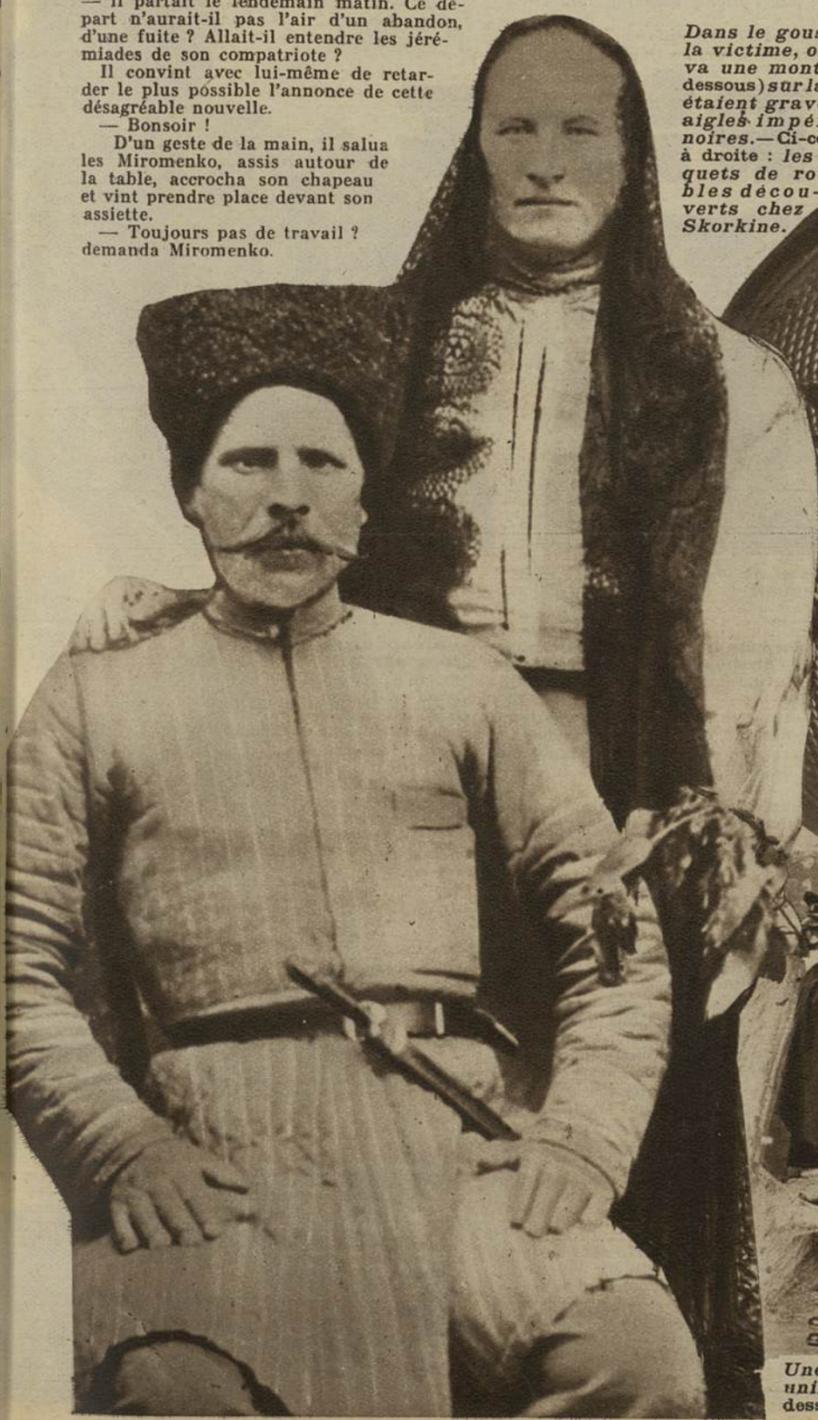
Quelques heures plus tard, penché sur une feuille recouverte de signes, le magistrat, du bout de son crayon, étudiait les noms des compatriotes de Skorkine.

L'assassin du Cosaque blanc était-il parmi eux ?

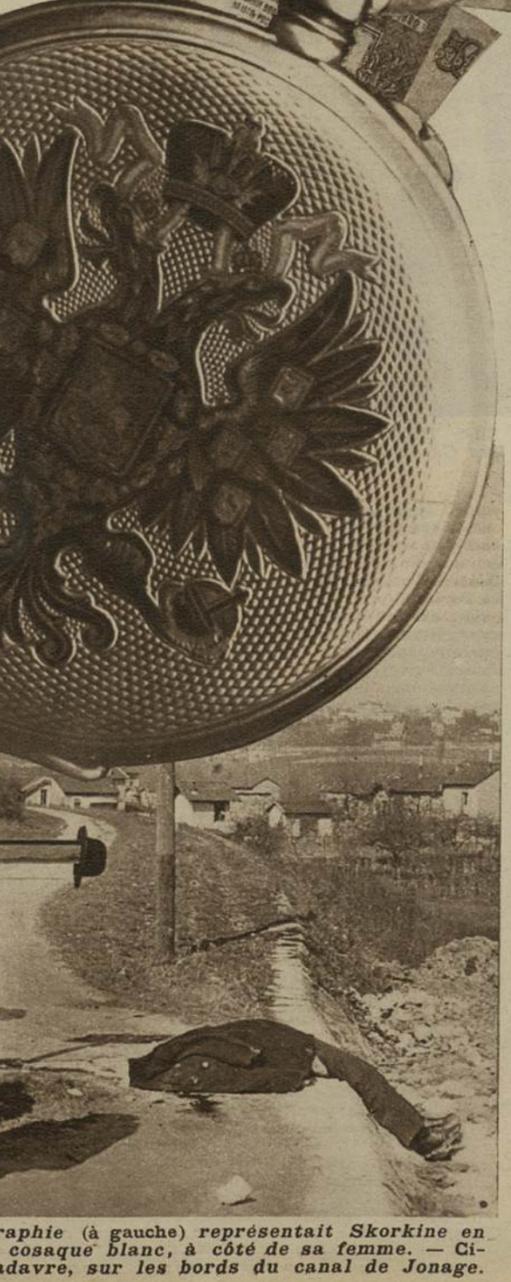
Où fallait-il revenir chez Miromenko pour vérifier certaines inexactitudes du récit qu'il avait fait aux enquêteurs et pour savoir pourquoi il n'avait pas parlé du portefeuille jaune dont sa fille seule avait révélé l'existence ?

Allait-on enfin, découvrir la vérité ?

J. BARRAUD.



Une photographie (à gauche) représentait Skorkine en uniforme de cosaque blanc, à côté de sa femme. — Ci-dessous : le cadavre, sur les bords du canal de Jonage.





Le chauffeur Yvon, près de son taxi. Le Dr Rabinovitch fut appelé d'urgence. Le Cinéma des Ternes. Le Dr Moguilewski arriva le premier. Les magasins du Printemps.

DU CHANTAGE

Un des rares témoins impartiaux en cette affaire est M. Auger, ami de la victime.



M^{me} Lagarosse, employée d'une détective privée, fila le préfet toute la matinée.

évanoui, la salle s'illumina, ce fut à qui d'entre elles s'empresserait d'offrir au couple des chocolats glacés et des pochettes-surprises.

Puis, sans façon, Marie Hérard s'en vint à son tour minauder près des deux amoureux. Elle leur parla. Si longuement que, la séance ayant repris, des chutt ! chutt ! furibonds interrompirent ses bavardages. La vieille fille, pleine d'une naïve fierté, rejoignit ses compagnes.

— Eh bien ! vous avez vu comment je leur cause !

— C'est pas malin, tu es leur femme de ménage ! Mais, à propos, il est marié, ton préfet ?... Il a une alliance...

— Oui, seulement il connaissait déjà ma patronne avant son mariage.

Dans leur loge, front contre front, épaule contre épaule, Germaine d'Anglemont et « son Jean » poursuivaient leur flirt dangereux. Larmoyante, mains jointes, la vieille ouvreuse ne se lassait pas de les contempler.

— Comme ils s'aiment ! soupirait-elle.

Sur l'écran, un drame noir, irréel, se déroulait... A douze heures d'intervalle, ce scénario préludait à un autre drame plus noir encore, mais celui-là, réel, atrocement réel.

Une atmosphère bourgeoise... Telle était l'impression qui se dégageait de l'appartement qu'avait aménagé Germaine Huot, au n° 8 de l'avenue du Parc-Monceau. Rien de la garçonnière au luxe criard, rien du sanctuaire parfumé et ouaté des nobles filles de l'alcôve. Mais, plutôt, un intérieur digne d'un rentier aisé, un intérieur où on se sentait chez soi, où il faisait bon vivre. Germaine d'Anglemont restait une courtisane habile, même dans les plus infimes détails de son « home ». Tout attirait chez elle. Une seule chose étonnait : trois imposants brownings disposés en faisceau autour d'un bouddha extatique. Ce dieu de bronze et d'or qui semblait veiller sur ces armes était posé avec elles sur une commode Louis XVI.

Le contenu des trois tiroirs de cette com-

— Au ministère de l'Intérieur ; je rentrerai pour déjeuner !

— Est-ce bien sûr ?

— Oui... j'ai de très grosses affaires à traiter avec le ministre. D'ailleurs, si j'allais me promener, je t'emmènerais.

— Pourtant, si tu devais rencontrer une autre femme ?... Que tu refuses de jour en jour à user de ton influence pour qu'on me remette les sommes d'argent que certaines industries me doivent, passe... Et encore ! Mais que tu me trompes à nouveau, cela je ne te le pardonnerais plus.

Avec un geste de colère non feinte, elle attrapa contre elle son amant, et elle le regarda fixement, au fond des yeux. L'autre soutint ce regard avec un sourire...

— Tu es folle... Rassure-toi ! A tout à l'heure !

La porte de l'appartement se referma. Aussitôt, Germaine d'Anglemont entra ouvrit une fenêtre, et agita au dehors, à bout de bras, un petit mouchoir blanc. Puis elle referma précipitamment la croisée.

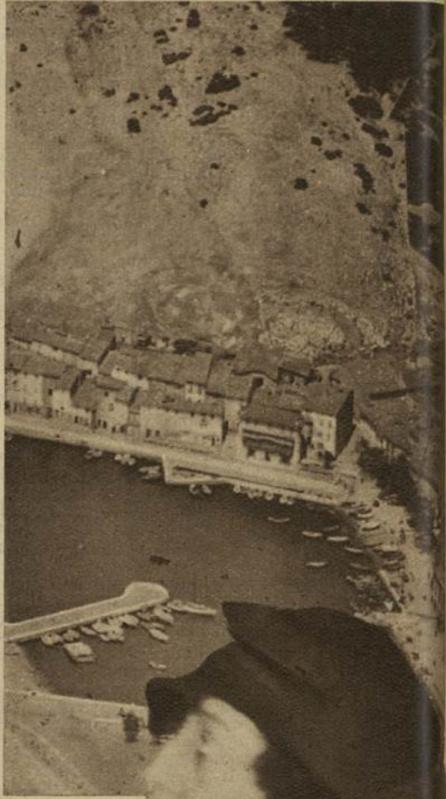
Alors un taxi rouge qui stationnait près de là démarra sans bruit derrière celui que le préfet venait de prendre.

Il est des gens qui, tentés par l'aventure, le mystère et parfois l'escroquerie, s'intitulent « détectives privés ». Soit eux-mêmes, soit leurs agents, s'engagent, moyennant une rétribution élevée, à suivre, partout où ils iront, vos ennemis ou vos amis. La manœuvre est lâche, car rien n'est plus facile que de percer à jour les secrets d'une personne qui ne se sent pas épiée. C'est à des opérations de ce genre que préside Mme Agapit, amie de Germaine Huot.

Petite, boulotte, lippue, les cheveux crépus, Mme José Agapit exploite un cabinet d'espionnage privé dans un ténébreux quatrième du boulevard Barbès. C'est elle qui, depuis vingt ans, « file » les rivaux de Germaine d'Anglemont. Ou plutôt elle les fait « filer » par Mme Louise Lagarosse.

C'est ainsi que, le matin du 7 mars, la « policière » fut priée de suivre M. Causeret. Mme La-

Germaine d'Anglemont avait négocié l'installation d'une usine à Cassis (ci-dessous).



...AU CRIME



M^{me} Herard, ouvreuse au Cinéma des Ternes.

Le député Picard apporta l'appui de son amitié à Germaine d'Anglemont.

La meurtrière et M^{me} de Moro-Giafferri.

M^{me} Agapit donna l'ordre de filer M. Causeret.

peu avant l'entr'acte, dans la soirée du 6 mars dernier, les ouvreuses du cinéma des Ternes s'étaient groupées autour de leur compagne, Marie Hérard, célibataire crédule. A l'ordinaire, les propos insipides de la vieille fille ne captivaient aucune oreille, mais, ce soir-là, ils suscitaient au contraire une curiosité avide.

— Tenez, je les ai placés là !...

Et, du bras, Marie Hérard désignait, dans l'ombre d'une loge, un couple étroitement enlacé. Les cheveux platinés de la femme étincelaient sous les rayons mouvants qui gagnaient l'écran ; l'homme appuyait sa tempe sur l'épaule de son amie.

La femme était bien connue : depuis deux ans, elle revenait chaque semaine dans ce petit cinéma de quartier. Elle y venait parce que Marie Hérard, ouvreuse la nuit, était, le jour, sa bonne à tout faire. Elle y venait pour lui faire plaisir, ignorant que sa domestique la trahissait et la montrait du doigt. Depuis longtemps, l'intimité de Germaine-Yvonne Huot, dite d'Anglemont, n'avait plus de secret pour les placeuses du Ternes-Cinéma.

Pour la première fois, ce soir-là, Germaine d'Anglemont n'était pas venue seule. Elle était accompagnée d'un grand et bel homme, qui lui pinçait la taille, qui riait haut et respirait la plus parfaite insouciance.

— Quelque protecteur huppé ?... Un ministre, peut-être ?

— Mieux que ça, avait répondu Marie Hérard, un préfet ! Et celui des Bouches-du-Rhône, encore : M. Causeret. C'est l'amant de cœur de Madame, elle l'appelle « son Jean » ; faut voir comme ils s'entendent...

C'est pourquoi, grâce aux racontars de la vieille fille et presque sur sa demande, les ouvreuses du cinéma des Ternes surveillaient, en attendant l'entr'acte, les marivaudages du préfet de Marseille. Et quand, le dernier rayon sonore

mode appartenait à M. Jean Causeret. En haut, des cigarettes, des dossiers, des livres et quelques bibelots érotiques. Au centre, du linge de corps et un complet rangés avec soin. En bas, des vêtements usagés. Ainsi, à chacun de ses voyages à Paris, le préfet des Bouches-du-Rhône retrouvait, avenue du Parc-Monceau, un pied-à-terre accueillant et discret qu'il partageait, sans le savoir, avec deux ou trois politiciens de ses amis...

C'est donc dans la tiédeur de l'appartement de Germaine d'Anglemont que, le mardi matin 7 mars, M. Causeret s'éveilla vers les neuf heures aux appels de Marie Hérard. Cette vieille fille veillait à la fois sur le sommeil et les plaisirs des amants de sa maîtresse. Déjà, Germaine Huot était debout : de très bonne heure, une conversation téléphonique l'avait alertée. A l'autre bout du fil, une voix anonyme lui avait longtemps parlé et, quand elle eut raccroché le récepteur, son visage, que l'approche des cinquante ans avait à peine vieilli, exprima une amertume sans bornes.

— Si c'était vrai... Si c'était vrai qu'il recommence, murmurait-elle en serrant les poings dans un geste rageur.

La femme de ménage, qui s'inquiéta de cette saute d'humeur, se fit vertement rabrouer.

— Occupez-vous de monsieur, et laissez-moi tranquille.

Un peu plus tard, Germaine d'Anglemont appela au téléphone une de ses amies, Mme Agapit, et lui donna à voix basse des instructions étranges. Alors, rassérénée, elle rentra dans la chambre de son amant qui s'habillait en sifflant. Comme la veille, elle se montra enjouée, caressante, maternelle. Par instants, cependant, elle soulevait un coin de rideau, et coulait vers un des angles de l'avenue une œillade fébrile. A dix heures et demie, M. Causeret se prépara à sortir.

— Où vas-tu, mon Jean ?

garosse quitta en hâte le quartier de la Goutte-d'Or et vint se dissimuler derrière les glaces d'un taxi qui stationnait avenue du Parc-Monceau.

Elle guetta la sortie du préfet... Son attente fut courte... La filature, tout de suite, s'avéra féconde. M. Causeret se rendit tout droit au Printemps, pénétra dans le magasin, gagna le rayon de Chine.

Et, à onze heures, Mme Lagarosse put avertir Germaine d'Anglemont que son ami avait rencontré, devant le comptoir des porcelaines japonaises, une jeune femme d'environ trente ans, mince, très fardée, vêtue d'un manteau gris clair, d'un renard fauve, coiffée d'une toque marron, avec laquelle il s'était éloigné en galante conversation.

Germaine Huot n'est pas un modèle de vertu et de fidélité. On conçoit tout de même qu'elle ait été exaspérée par l'inconstance de son amant qui — a-t-elle dit — n'avait aucune raison de la tromper, surtout après la passion qu'il venait à peine de lui jurer dans un dernier baiser.

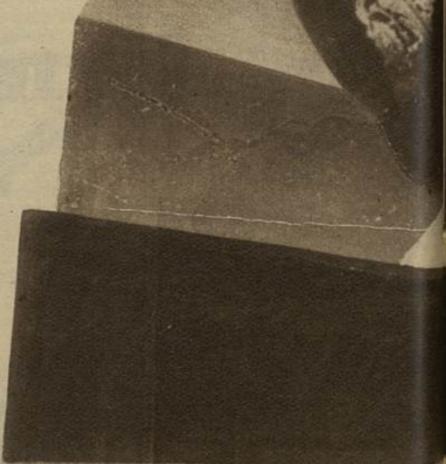
Germaine d'Anglemont ordonna donc de renouer la filature, et, quand elle eut renvoyé la modiste qui était alors chez elle, elle exhala sa rancœur et son indignation devant Marie Hérard.

— Vous voyez, Marie, que j'ai eu raison de le faire suivre par la « bourrique » de la mère Agapit. Jean se fiche de moi, c'est un Tartufe. En rentrant, il va encore mentir ; en tout cas, vous allez « rigoler ».

Trépannée, furieuse, allant et venant comme une bête en cage dans sa garçonnière bourgeoise, Germaine Huot mesura alors l'étendue de sa déchéance. Quoi ! Elle n'était donc plus capable de s'attacher l'affection d'un seul homme ! Une rivale, plus jeune, au teint rose, aux formes souples, lui ravissait sa dernière tendresse.

Sans doute se remémora-t-elle alors sa vie d'adultère, son ascension prodigieuse du ruis-

Faisant un retour sur elle-même, Germaine Huot, dite d'Anglemont, se revêtit, après le drame, dans les différentes phases de son ascension triomphale (ci-contre, à droite.)



seau à la fortune, presque à la gloire. Elle pensa sans doute à la « Nini » de la rue des Archives dont le premier amour avait été un inceste ; elle se revit à dix-sept ans, petite reine du quartier du Temple ; elle songea à la pierreuse adulée du Jardin de Paris, d'où un marchand de tulipes l'avait tirée pour la jeter à corps perdu dans la haute noce parisienne. Elle se rappela qu'elle avait eu à ses genoux de grands noms français et beaucoup de viveurs étrangers. Elle se souvint du glorieux Roland Garros dont elle avait été la maîtresse durant deux ans.

Nul ne résistait à sa beauté éclatante. Durant les années de guerre qu'elle passa dans l'Amérique du Sud, elle entra au moins un soir dans l'alcôve de tous les chefs d'Etats, du Mexique à la Patagonie. Espionne, elle avait séduit des officiers ennemis qui expièrent leur égarement devant le poteau d'exécution. Favorite des plages et des villes d'eau, elle avait été mêlée à de mystérieuses affaires, notamment au décès suspect du prince Radziwill. Elle avait manié des fortunes considérables, elle avait promené sa queue de la place Beauvau au Quai d'Orsay, du Sénat au Deuxième Bureau. A la Chambre, la carte de presse d'un journal de Neufchâteau lui donna le champ libre : des députés inoffensifs, des ministres même l'avaient comblée de faveurs. Le propriétaire d'un bazar fameux de la capitale lui avait adressé des chèques mensuels de 20,000 francs.

Et, depuis un an, cette luxurieuse splendeur s'était éroulée pierre par pierre, irrémédiablement. Elle avait réduit au minimum son train de maison ; néanmoins, la crise l'avait atteinte. Elle avait dû hypothéquer son hôtel de la rue de la Faisanderie dont elle avait autrefois refusé deux millions cinq cent mille francs. Il ne lui resta bientôt que peu de chose. Ses protecteurs oublièrent leurs largesses, et Germaine Huot, bien que toujours jolie, ne pouvait plus, à quarante-cinq ans, remonter le courant qui l'entraînait, ni même amorcer de nouvelles aventures. Sevrée d'argent, sevrée d'amour, elle se rattacha toute entière à l'homme qui avait été une partie de sa vie : Jean Causeret. Elle apprit qu'une importante société plâtrière de Paris luttait contre une partie de la Provence pour être autorisée à édifier, sur les bords de la baie de Cassis, une formidable fabrique de ciment. Elle s'entremît d'elle-même entre la société et son ami Causeret, le seul homme capable de faire aboutir le projet. La société promit une petite fortune à Germaine d'Anglemont qui intrigua, se dévoua si bien que, finalement, en dépit de la résistance des Cassidiens, la société obtint satisfaction.

Mais l'aventurière ne toucha pas un décime. Cependant elle eut la conviction qu'une ristourne fabuleuse avait été versée à des tiers. Elle réclama sa part. Son amant ne voulut pas intervenir. Alors elle intercédait près de lui avec une tendre insistance ; bientôt, elle le menaça de révéler sur lui tout ce qu'elle avait pu apprendre au cours de treize années de relations ininterrompues. Puis son chantage évolua. A deux reprises : une première fois dans un palace de la Canebière ; une seconde fois à la préfecture même de Marseille, elle simula une tentative de suicide. Enfin, elle fit semblant de se calmer.

Il lui restait au moins une seule consolation : l'affection que lui témoignait le préfet lors de chacune de leurs rencontres...

Le coup de téléphone

de la détective venait de lui apprendre qu'il ne lui restait plus rien, ni affection, ni argent. Alors, comme une nausée, toute sa vie de luxe immoral, de libertinage effréné lui remonta aux lèvres. En une seconde, la belle dame du quartier de l'Etoile redevint la petite « Nini », la « radeuse » de la rue Brise-Miche ; une rage froide contre le mâle qui se détachait d'elle, une sourde révolte contre les coups répétés du sort s'emparèrent de son cerveau.

— C'est fini, s'écria-t-elle ; maintenant, on va rigoler.

En attendant l'amant perfide, elle continua d'arpenter son salon. Et, chaque fois qu'elle passait devant la commode Louis XVI sur laquelle veillait le bouddha de bronze, elle ne pouvait regarder sans frémir les trois brownings chargés à balles.

Le tir au revolver était son sport favori. Elle aurait pu jongler avec ces crosses délicates sans provoquer le moindre accident. Elle pouvait aussi allonger raide mort, d'une seule cartouche, celui ou celle qui la bafouerait. Bafouée, elle venait de l'être.

■ ■ ■

Le chauffeur Yvon est un petit bonhomme intelligent et actif. Il roule sur un taxi démodé après lequel les clients ne courent pas. Il a donc, plus qu'un autre, le loisir de dénombrer, de dévisager, et de se souvenir de ceux qu'il transporte. *Détective* a refait avec lui sa course du mardi 7 mars.

— Eh bien ! voilà, nous a-t-il expliqué ; ce mardi-là, à midi et demie, j'ai chargé Causeret et une femme de trente ans, mince, toque marron, renard et manteau gris, devant la poste de la rue d'Amsterdam. J'ai reconnu Causeret par les photos des journaux. La femme, si on me la montre, je la reconnaitrai. Donc, le préfet est monté avec elle, et il m'a dit : « 154, boulevard Haussmann ». C'était pas loin. J'ai amené mes clients à l'adresse indiquée. Ils se sont alors embrassés comme deux pigeons, puis sa compagne est descendue seule. Causeret a baissé la portière et lui a crié : « A cet après-midi ! » La femme s'est retournée pour répondre : « A tantôt ! » A ce moment-là, j'ai repéré une autre femme qui tournait autour de ma bagnole. Avec mon « rétro », je l'avais vue descendre d'un taxi rouge qui me talonnait depuis la gare Saint-Lazare.

— Où avez-vous ensuite conduit le préfet ?

— Eh bien ! avenue du Parc-Monceau. Il était alors midi quarante. J'ai encore vu le taxi rouge s'arrêter derrière moi. Cette fois, j'ai compris qu'on me « filait le train ». Je ne me suis pas tourmenté, car ça nous arrive tous les jours. Bref, c'est le lendemain que je me suis aperçu que ma déposition serait importante, et j'ai tout de suite été « m'inscrire » au commissariat.

— Sans hésiter ?

— Dame, si. Je me suis rappelé que des chauffeurs avaient eu pas mal d'embêtements avec des histoires comme ça ; d'abord, j'ai eu envie de me taire. Puis je me suis dit que la femme qui nous « filochait » avait pu relever mon numéro, et que je risquais gros en ne disant rien.

— Vous êtes certain de l'heure de rentrée de M. Causeret ?

— Oui, sans l'ombre d'un doute. C'est bien à midi quarante environ que j'ai déposé mon client. Après ça, j'ai été manger chez moi, boulevard Berthier. Ma femme vous dira que je suis rentré avant une heure de l'après-midi.

■ ■ ■

La déposition du chauffeur Yvon est la seule déposition impartiale dans cette invraisemblable affaire. En effet, les concierges Pirard, la femme de ménage Hérard, la détective Lagarosse, tous serviteurs de l'inculpée, ne cessent de se contredire ou de se dédire depuis le début de l'instruction. Les docteurs Rabinovitch et Moguiewski, M. Camille Picard et Mme Mannenheimer sont, de leur côté, des amis intimes de la prévenue. Leurs témoignages varient également d'un interrogatoire à l'autre. Quant à M. Emile Auger, le gros joaillier de la rue Etienne-Marcel, sa déposition courageuse ne fait que jeter sur ce drame, déjà obscur, de troubles leurs qui augmentent encore le malaise général qui pèse sur l'enquête.

M. Vincent de Moro-Giafferri, son collaborateur M. Jacques Saillard, et enfin M. Maignan, répètent leur conviction : l'accident. Pour eux, il n'y a pas de meurtre au fond de cette « méchante histoire », mais seulement un accident déplorable, Germaine d'Anglemont ayant, en jouant ou en menaçant, appuyé inconsciemment sur la gachette d'un des brownings qui traînaient sur la commode, au pied du bouddha de bronze.

■ ■ ■

Accident ? Meurtre ? Le rapport du médecin légiste nous apprend que la victime a été atteinte alors qu'elle avait les deux bras levés, non pas horizontalement mais verticalement. Et l'on évoque irrésistiblement ce drame en trois tableaux : d'abord une dispute violente dont le ton monte jusqu'à la menace ; ensuite, le geste instinctif de la victime qui se tourne de profil ; enfin, la balle qui part presque aussitôt et traverse le corps de part en part, d'une aisselle à l'autre.

— L'entrée de la balle, a confié le subtil docteur Paul, n'inflirme pas la thèse de l'accident. Toutefois, la sortie du projectile confirme celle du meurtre...

Quant aux circonstances du drame, la déposition du chauffeur Yvon les éclaire d'une lueur nouvelle. Les « trous » de l'enquête se comblent grâce à lui.

A midi quarante, rentrée de M. Causeret. Scène orageuse entre les deux amants. Une nouvelle fois, en même temps que son infidélité, Germaine d'Anglemont reproche à « son Jean » cet abandon total. Elle lui rappelle tout ce qu'elle a fait pour lui depuis treize années. Sa misère matérielle, il en était la cause ; l'avidité et l'habileté qu'elle avait déployée, des mois et des mois, sans ménager l'argent, dans l'affaire de Cassis, n'avait pas reçu la moindre récompense. Son amant avait montré là une nonchalance et une désinvolture sans pareilles ! Et, aujourd'hui, il venait de mettre un comble à sa détresse morale. Le préfet riposte que la jeune femme qu'il a rencontrée au Printemps est une vieille connaissance ou une parente. Germaine d'Anglemont se calme un peu et sort vers treize heures. Où va-t-elle ? Voir sa crémière ? Non. Elle va s'entretenir avec la détective Lagarosse ; c'est alors qu'elle apprend les baisers échangés dans le taxi et le rendez-vous donné pour l'après-midi à la femme en gris du boulevard Haussmann. Cette fois, la coupe déborde. Germaine Huot rentre en courant et voit son amant en bras de chemise, qui s'apprête à se raser.

— Non seulement, toi qui pouvais tout, tu n'as pas fait une démarche pour me faire donner de l'argent par cette société qui, grâce à moi, va pouvoir élever, à Cassis, ses usines de ciment, mais encore tu me trompes. Tu mens, tu m'as toujours menti !

— Hein !... tu perds la tête !

— Assez ! assez ! j'en ai assez...

Le revolver claque... « Nini » Huot, dite d'Anglemont, fille du monde déchu, a réglé son compte à la haute société où elle avait si bien appris à tirer au browning...

Les concierges de l'immeuble de l'avenue du Parc-Monceau n'ont pas été curieux ; ils ont entendu tuer un homme derrière leur cloison sans même se déranger. Les docteurs sont arrivés en même temps que les amis restés fidèles à Germaine d'Anglemont... On s'est empressé d'appeler un avocat... on a laissé le blessé achever son agonie... on a discuté autour de lui... on a appelé d'autres amis... les témoins se sont concertés...

On a laissé le mort se refroidir... on a brouillé les empreintes. Puis, vers le soir seulement, on a songé à avertir la police.

A part un cadavre exsangue, on n'a rien découvert qui soit susceptible d'aider aux recherches. Maintenant, toutes les thèses sont acceptables... : même celle de l'accident.

Emmanuel CAR.

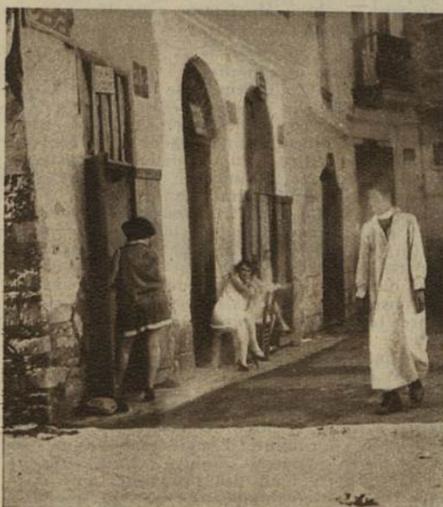


DIVERS FAITS

Epouses prostituées



Aïcha se vendait, au Caire, dans une boutique (à droite) ouverte à tout le monde.



Elle se tenait aux trois-quarts nue devant la porte et raccolait les passants.

Le Caire (de notre correspondant particulier).

Le chaouïche regarda sa montre et approcha le sifflet de ses lèvres. Minuit moins une deminute... Encore trente petits tic-tacs... puis des coups de sifflets stridents partirent de tous les coins du quartier réservé. A l'entrée de chaque « escalier », on donnait le signal — à minuit exact — de la fermeture des boutiques d'amour...

Aïcha Ahmed quitta sa boutique, exténuée.

Dix minutes de marche, et elle tourna dans une petite ruelle faiblement éclairée par les lointaines lueurs des bars et des maisons à gros numéros. Elle fit machinalement quelques pas, mais s'arrêta soudain, prise de frayeur : des ombres se mouvaient dans l'obscurité et s'approchaient d'elle.

— Que voulez-vous ?... Qui êtes-vous ?... cria-t-elle... Au secours !...

Sa voix faiblissait et s'éteignait dans un gémissement. L'un des individus qu'elle avait distingués dans l'obscurité l'avait saisie par les cheveux et renversée par terre, tandis que l'autre, le genou appuyé sur sa poitrine, la poignardait avec un long couteau de cuisine. Dix coups... vingt coups. Il s'acharnait sur elle et frappait aveuglément.

— Allons ! Inutile de nier, dit M^r Abdel Halim El Battach, le jeune procureur du tribunal de l'Ezbékîeh, chargé de l'enquête ; on vous a pris sur le fait. Pourquoi avez-vous tué cette pauvre femme ?

— Pauvre femme ? répéta machinalement Moustapha Youssef El Korsy, l'assassin de Aïcha. Non, pauvre moi qui vais aller au diable à cause de cette fille !

Puis, se calmant petit à petit, il raconta son histoire à l'enquêteur :

— Il me semble que, depuis toujours, j'ai connu Aïcha, car nous sommes tous deux du même village : Chébin El Kom ; aussi, vous pouvez imaginer quelle fut ma joie quand, ayant demandé sa main à ses parents, elle me fut accordée ; car j'aimais Aïcha... et elle aussi semblait m'aimer. Combien de temps dura son amour pour moi ? Je ne sais ; mais « quand partit l'ivresse et vint la réflexion » — un an seulement après notre mariage — je la trouvais tout à fait changée : elle n'était plus celle que j'avais connue. Un soir, en me couchant près d'elle, je sentis une forte odeur d'alcool s'exhaler de sa bouche ; je lui en fis la remarque, mais elle se contenta d'en rire. C'est de cette nuit-là que mes yeux s'ouvrirent. Je me mis à la surveiller et j'appris alors une chose qui m'écrasa : Aïcha n'était pas seulement ma femme, mais elle était aussi celle de tous les jeunes gens du village. Les nuits durant lesquelles elle s'absentait de la maison sous prétexte de visiter ses parents, elle les passait dans les bras de ses amants. Devant une telle révélation, mon sang ne fit d'abord qu'un tour ; mais, comme je vous l'ai déjà dit, *ya bey*, la réflexion était venue, et, au lieu de l'étrangler tout bonnement, je me maîtrisai et me contentai de lui rap-



Une compagne de Aïcha appelée comme témoin.

per ses devoirs envers moi. En vain. Je pris donc le simple parti de divorcer. Nous nous séparâmes. Des jours et des mois passèrent. Je l'avais complètement oubliée, malgré le grand amour que j'avais eu pour elle. J'étais même sur le point de me remarier à nouveau, quand j'appris, l'autre jour, que Aïcha, celle qui avait porté mon nom, se vendait, au Caire, pour de l'argent dans une boutique ouverte à tout le monde ; qu'elle se tenait à trois quarts nue devant la porte et raccolait les passants pour quelques piastres, elle qui avait eu la charge de garder



Sélim Jabor (ci-dessus) lacerait le corps de sa femme.



Elle s'était enfuie vers les maisons publiques de Trablous où elle dansait, fumait et se prostituait.

mon nom, pur de toute souillure... Je vis rouge. Cette femme qui avait été mienne et qui était devenue publique ne pouvait continuer à vivre... Je fis part de ma décision à mon ami Ahmed, qui consentit à me prêter un coup de main... Vous savez le reste...

ABDUL.

Beyrouth (de notre correspondant particulier).

CETTE nuit-là, l'agent secret de Tripoli, Mohamed Ali Fayad, s'était déguisé en Bédouin, avant d'aller passer une nuit sous les tentes aux toiles brunes et rouges de Kafar Akka.

— Le salut soit avec vous, dit-il en pénétrant sous la tente de Sali Ali Aloun qu'il soupçonnait d'être l'auteur du crime qui terrorisait le village.

Et la conversation commença. Elle dura jusqu'à une heure avancée de la nuit.

— Tu sais, fit l'agent secret, qu'on a trouvé le corps d'une femme dans un puits ?

— Je connais la nouvelle, mais personne ne sait la vérité.

— Tu la connais, toi ?

— Evidemment : l'assassin, c'est son mari. Je le sais parce que, le 6 février au matin, le mari Kamel Sélim Jabor, qui est mon cousin, et Hassan Dahdah vinrent me trouver et m'annoncer qu'ils avaient tué la belle Sultane. Ils me sommèrent de cacher la dépouille et me promirent une récompense de 1.100 francs. J'ai jeté le cadavre dans le puits et j'ai enlevé la tête et les mains, que le mari avait eu le soin de couper pour que l'on ne puisse jamais reconnaître le corps d'après les tatouages. Le mari et le cousin ont pris la direction de Merjeyours. Tous deux ont l'intention de se rendre en Palestine. Mais ne le répétez pas.

Deux jours après, les deux assassins et leur complice étaient amenés à Beyrouth et ne tardaient pas à avouer leur crime.

La belle Sultane Ali Zoumrou s'était mariée six fois puis, un soir, s'était enfuie vers Tripoli, vers les maisons publiques de Trablous où elle dansait, fumait et se prostituait.

Et c'est pourquoi, un soir, la rage au cœur, Jabor était entré dans sa chambre, un couteau à la main, et avait lacéré le corps de l'épouse prostituée...

ELIE-S. MANN.

Comment ce chauffeur de 70 ans a pu garder sa place

A lire par ceux qui ne sont plus jeunes

« J'ai soixante-dix ans et je suis chauffeur. Je conduis encore, à mon âge, une voiture de livraison dans Paris. Depuis quelque temps, j'étais fatigué, épuisé même, et j'avais peur de perdre ma place. Un ami m'a dit : « Prends des Sels Kruschen. » J'ai cru qu'il se moquait de moi ; enfin j'en ai pris quand même, et voilà trois mois que je suis tout à fait bien. Je suis heureux de pouvoir vous remercier pour les Sels Kruschen, qui sont une merveille. »

M. L..., Paris.

Tous les matins, prenez une petite pincée de Sels Kruschen dans votre café ou dans une tasse d'eau chaude et, dans quelques semaines, au lieu de vous sentir fatigué, sans courage, vous serez débordant d'énergie et d'entrain. Physiquement et moralement, vous vous sentirez rajeuni de plusieurs années.

Les Sels Kruschen stimulent toutes vos fonctions. Ils obligent, doucement mais sûrement, votre foie, vos reins, votre intestin à vous débarrasser des déchets et impuretés. Votre sang se trouve purifié, vivifié et il vous remplit, de la tête aux pieds, de cette merveilleuse sensation de force et de bien-être que connaissent tous les habitués de Kruschen. Dès demain, commencez à prendre votre « petite dose », c'est une vie nouvelle qui commencera pour vous. Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon, 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

Le vol du faubourg Saint-Antoine

Confrontation chez le commissaire

M. D..., dont l'appartement a été cambriolé dans les curieuses circonstances que l'on connaît, a été convoqué hier au commissariat.

On se souvient que le mystérieux malfaiteur avait spécialement fait main basse sur les vêtements de sa victime.

Or, hier, mis en présence d'effets trouvés par la police, chez un individu soupçonné du vol, M. D..., non seulement put affirmer qu'il ne s'agissait pas là des vêtements qui lui avaient été dérobés, mais encore que les siens étaient facilement reconnaissables à leur coupe parfaite et leur marque toujours identique :

ROYAL TAILLEUR
138, RUE DE RIVOLI

L'individu soupçonné a été relâché et l'enquête continue.

... Mais on chuchote que le commissaire qui en est chargé n'a pas manqué de noter cette adresse :

ROYAL TAILLEUR
138, RUE DE RIVOLI

VÊTEMENT SUR MESURE 280 fr.

FALCOU MA VIE

" Ce que je ne pouvais dire au procès " En vente partout : 3 fr. Ed. M. d'HARTOY Excl. HACHETTE



CHIENS TOUTES RACES POLICE, CHASSE, GARDE, LUNE avec pedigree et garanties. Expéditions tous pays CHENIL BERGER POLICIER MONTREUIL (Seine) - Téléphons 225 Succursale : 14, Rue Saint-Roch -- PARIS

DE JOLIS SEINS



Pour développer ou raffermir les seins un traitement double, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser à la fois les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seul le TRAITEMENT DOUBLE SYBO vous donnera rapidement une belle poitrine. Préparé par un pharmacien spécialiste, il est excellent pour la santé et d'une efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement (joindre timbre). Labo. T. SYBO, 34, rue St-Lazare, Paris (9^e).

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements Demandez de suite notre catalogue français gratuit. MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

Bon pour recevoir à titre de réclamation et faire connaître notre Maison GRATUITEMENT 1 MONTRÉ-BRACELET 1STYLO (avec garanties) sans engagement de votre part et suivant nos conditions. Ce bon n'est valable que pour une seule demande. Découper cette annonce et joindre 2 frs en timbres pour frais d'envoi (indiquer si dame ou monsieur). COMPTOIR (serv. T.) Rue Victor-Hugo, 59, LYON

PAGEOL

Énergique antiseptique urinaire Blennorrhagie, Cystite Évite toutes complications Com^{on} à l'Acad. de Médecine Chatelain, 2 bis, r. de Valenciennes, Paris. La b.16 fr. F^o 16.50

ÉCRIVEZ au professeur O. ROYNAM, qui vous enverra une étude graphologique de votre caractère. Joindre 2 fr. 50 pour frais. Prof. O. ROYNAM, serv. 356, 35, rue Madame, Paris (VI^e).



Pour favoriser la reprise des Affaires et à titre de Propagande

ATTENTION UN MILLION

INCROYABLE GRATUITEMENT

de marchandises à distribuer entre les personnes ayant réussi à trouver la phrase écrite sur un fragment de mosaïque découvert en Egypte par une mission chargée de fouilles archéologiques. Cette phrase retrace la vie d'une princesse grecque et doit être reconstituée sans en déplacer une lettre. Ce problème n'est pas à la portée de tous, mais si vous pensez parvenir à le résoudre, n'hésitez pas à le faire.

Envoyez immédiatement votre réponse en indiquant vos noms et prénoms sans oublier votre adresse, ainsi que le nom de ce journal AUX COMPTOIRS ÉCONOMIQUES FRANÇAIS (SERVICE D) 209, Avenue Daumesnil, Paris (12^e)

R. C. Seine 545-127-8

L'ÉNIGME DE KÉROMAN

Lorient (de notre envoyé spécial):

MOURIR en mer quand on est matelot, ça peut arriver. Coup de canon d'adieu, garde-à-vous des copains, clairons qui sonnent, corps qu'on immerge. Vous avez roulé sur la mer, elle roule sur vous. C'est fini, mais c'est franc, c'est clair, c'est net. Comme mort, c'est régulier...

Mais avoir vu le soleil et les étoiles dans toutes les rades du monde, avoir connu des femmes blanches, jaunes, noires, avoir tremblé aux coups durs et vibré de joie haletante, rentrer à quarante-deux ans à son port d'attache pour y vivre en famille et mourir ainsi dans un terrain vague, comme est mort Joseph-Thomas Bourgneuf, vous avouerez qu'il y a de quoi rager !

Aussi, depuis quatre ans qu'est mort Joseph Bourgneuf, maître-coq à bord du *Tourville*, ses frères n'ont pas « déragé ».

Tué par qui ? Mort pourquoi ?
— Patience ! disent-ils.

■ ■ ■

Un petit navire fin et racé, cette *Korrigane* qui vint, un jour de février 1929, mouiller au quai de Kéroman, dans le port de Lorient. Non pas de ces cargos couleur de suie et de rouille, rongés par la mer. Mais un bateau blanc de laque, doré de cuivre, un yacht éclatant et frais comme une mouette, un joli brin de bateau fait plus pour le plaisir que pour le travail.

Ce n'était pas de charbon ni de bois que se chargeait la *Korrigane*, mais plutôt de champagne, d'ailleurs vite consommé.

— Mais vous ne buvez pas, lieutenant ?

Comment résister au charme de « la comtesse » versant, dans le salon intime du bord, le vin blond aux jeunes midships du port de guerre, ses invités de prédilection ?

« La comtesse » ? On la nommait ainsi, puisque le comte B..., capitaine de la *Korrigane*, l'avait ainsi présentée : « Ma femme ».

Blonde, grande, mince, riieuse ou boudeuse, mais toujours mystérieusement attirante, la comtesse semblait être l'âme même du navire et de ses courses vagabondes. Elle chantait aussi, avec l'étrange voix chaude qu'ont certaines femmes du Nord, en de prenantes inflexions qui faisaient rêver les jeunes enseignes.

— Une vraie voix de sirène, disaient-ils.

Le comte, lui, regardait autour du piano noir ces jeunes silhouettes d'officiers sanglés dans leur tunique bleue sombre, et qui entouraient d'un cercle ardent sa femme à la beauté déjà automnale, plus séduisante encore. Il courbait un peu sa haute taille d'ancien capitaine au long cours et se versait en souriant du champagne.

— Ah ! que j'aime la mer et tous ceux qui en vivent ! disait souvent « la comtesse » à sa cour d'adorateurs, renouvelée au hasard des ports où mouillait la capricieuse *Korrigane*.

Une terrienne, « la comtesse » ? Jamais de la vie... Elle aimait le vent salé, l'odeur de la mer, le jeu des vagues, les pêcheurs, les matelots, les officiers, tous « les gars de la marine », depuis l'humble poseur de filets, jusqu'au lieutenant de vaisseau. Elle connaissait tous les ports du monde ; les ports de guerre surtout : Cherbourg, Toulon, Brest, Lorient, ces rades immenses, où les croiseurs proflent leurs canons et leurs tourelles et lâchent, le soir, dans les rues vivantes, des bandes de « cols bleus ».

En somme, une « bonne boîte », cette *Korrigane* !...

■ ■ ■

Quand Joseph-Thomas Bourgneuf, là-bas, sous les tropiques, avait assez de bourlinguer, il rêvait souvent au bazar de la place Saint-Louis que ses parents tenaient, au port de Lorient. Paradis tranquille, hâvre de repos où il viendrait ranger sa carcasse bientôt, avant qu'elle ne soit trop vieille, aimait-il à dire.

Il était revenu, donc, bien décidé à faire sa vie à terre. Mais les places sont rares, et Joseph avait depuis trop longtemps navigué. Un maître-coq sur un navire, c'est un marin aussi. Et quand Joseph allait chercher du travail,

c'était toujours du côté de la mer que ses pas le portaient. Il allait au bout de la ville, vers ces quais lointains, là où la mer est moins chargée de bateaux, là où elle n'est plus dans le port, là où elle danse toute seule de ses vagues libres qui annoncent le large.

A la pointe de Kéroman, elle était ainsi, la mer...

La *Korrigane* s'était posée là, au bord du large, toute prête à s'envoler.

C'est le premier mars 1929 que Joseph-Thomas Bourgneuf rentra radieux à la maison, et cria :

— J'ai trouvé le filon ! Un travail sur un bateau, mais sans jamais partir bien loin et en restant avec vous.

On lui avait proposé de rentrer comme cuisinier à bord de la *Korrigane* et le comte lui avait dit :

— Nous faisons quelques croisières, jamais bien longues. Nous aimons d'ailleurs rester assez longtemps dans les ports. Nous sommes à Lorient, maintenant. Nous aurons l'occasion d'y revenir. Vous pourrez passer toutes les nuits chez vous.

Une bonne place ! De bons maîtres ! Un bon équipage !... Un milieu distingué ! se félicitait Bourgneuf.

Le premier jour de son service, il avait fait un fameux marché : palourdes, œufs, beurre, légumes, poulets. La belle « comtesse » avait complimenté le maître-coq qui en avait rougi de plaisir. Tout allait pour le mieux, mais, l'après-midi, Joseph, de sa cuisine, avait entendu l'éclat d'une violente discussion qui mettait aux prises le comte et sa « femme ». Au repas du soir, ils semblaient apaisés et quand, à neuf heures, Joseph quitta le yacht, il fut salué par le gai sourire de la blonde « comtesse » et par un « à bientôt » plein de grâce.

Pour regagner la ville, Bourgneuf devait traverser une plaine où régnaient la nuit et le froid. La bourrasque sifflait. Joseph se hâtait, épiant les premières lueurs des maisons...

Place Saint-Louis, on l'attend. Les heures passent. Minuit.

— Quel froid ! dit le père Bourgneuf, qui a regardé le thermomètre à l'extérieur, dans l'encadrement de la fenêtre ; huit degrés au-dessous. Joseph a bien fait de rester coucher sur le yacht.

■ ■ ■

C'est à trois heures de l'après-midi seulement, le lendemain, que la mort entra officiellement dans la famille Bourgneuf.

Il y avait peu de monde au bazar de la place Saint-Louis, quand un homme fin et distingué poussa la porte.

— Excusez-moi, Monsieur, de me présenter moi-même. Je suis le comte B..., patron du yacht qui vient d'engager votre fils, et je suis tout étonné de ne l'avoir pas encore vu aujourd'hui.

Le père Bourgneuf répliqua simplement :
— Mais j'ai cru qu'il était resté coucher à bord !...

Calme et poli, l'autre continua :
— J'ai peur, justement, qu'il ne soit arrivé un malheur. On a trouvé ce filet à provision sur les marches du petit escalier qui descend à la mer, près de mon bateau.

Le vieux se retint au comptoir et bredouilla :

— Bon Dieu !... Mon gars !...

Comme dans un rêve, au commissariat, il entendit la voix mesurée

Le matin des obsèques, les Bourgneuf recevaient la lettre anonyme ci-contre (à droite).

Joseph-Thomas Bourgneuf avait bourlingué comme maître-coq à bord du « *Tourville* ».

du comte expliquer : « Noyé... accident... suicide ». Le magistrat, d'un geste évasif, écrivait.

Tout de suite, le port connut le drame. Joseph-Thomas Bourgneuf s'était noyé... On se montrait l'escalier gluant et traître, où le malheureux avait dû glisser à la mer.

Noyé !... Un corps gonflé, boursoufflé, verdâtre...

— Ah ! disait le père, ravalant ses sanglots, avoir bourlingué vingt ans et crever comme ça !... Mais c'est-il donc arrivé, bon Dieu ! C'est pas possible !...

Noyé !... Mais les marins de la *Korrigane*, interrogés, ne l'avaient-ils pas vu partir dans les terres ?... Il aurait dû revenir vers l'escalier, alors ? Pourquoi ?

Noyé ?... Tout contre le yacht, bien sûr, puisque le filet de Bourgneuf avait été trouvé sur l'escalier de pierre, près du bateau ?...

Tout de suite, les deux frères ont dit :

— Il faut draguer.

On a dragué. Rien. On a exploré le terrain vague que Joseph aurait dû traverser pour revenir. Rien.

— On l'a tué !

Ils ont eu soudain ça dans la tête, les deux frères : le crime.

— On l'a tué ! Nous le prouverons.

La police, sollicitée, hausse les épaules ; le procureur de la République, prévenu par lettre, ne répond pas...

Où est Joseph-Thomas Bourgneuf ?

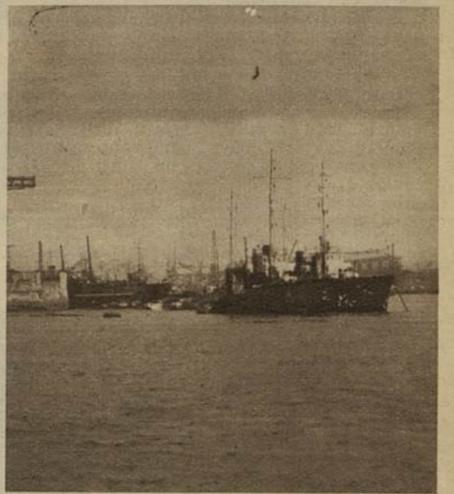
Le 26 mars 1929, trois semaines après la disparition, un cadavre flottait vers la pointe de Kéroman. Un ingénieur du port de pêche le fit tirer au rivage. Un noyé, mais qui n'était pas gonflé comme le sont les noyés, ni décomposé. Un cadavre qui flottait, plein de sang, blessé à la tête, blessé à l'épaule, de la glaise collant aux habits...

C'était Joseph-Thomas Bourgneuf, ancien maître-coq à bord du *Trouville*, assassiné le 1^{er} mars 1929, à l'âge de quarante-deux ans.

On reconnaissait son visage un peu maigre, sa moustache fournie, ses cheveux lisses, ses rides aux coins de la bouche, ses oreilles un peu écartées.

■ ■ ■

Les frères ont serré les poings et se sont mis en chasse. Ils ne voulaient pas qu'on l'enterre comme ça. Le permis d'inhumation avait été délivré quand même. Or, le jour des obsèques,



Elle aimait surtout Lorient où les navires de guerre proflent leurs tourelles.



On l'avait attaqué en cet endroit désert, à proximité du gazomètre (ci-dessus).



Blonde, grande, mince et mystérieusement attirante, celle qu'on appelait la « comtesse » (ci-contre) était l'âme même du yacht (ci-dessus) et de ses courses vagabondes en mer.

un envoyé du comte vint prévenir la famille Bourgneuf que les patrons de la *Korrigane* prenaient les frais à leur charge, mais à une étrange condition :

« LES PARENTS DE LA VICTIME S'ENGAGERONT À RECONNAÎTRE QUE JOSEPH ÉTAIT MORT ACCIDENTELLEMENT. »

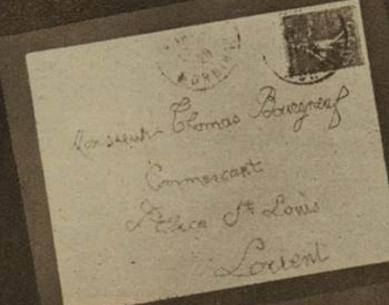
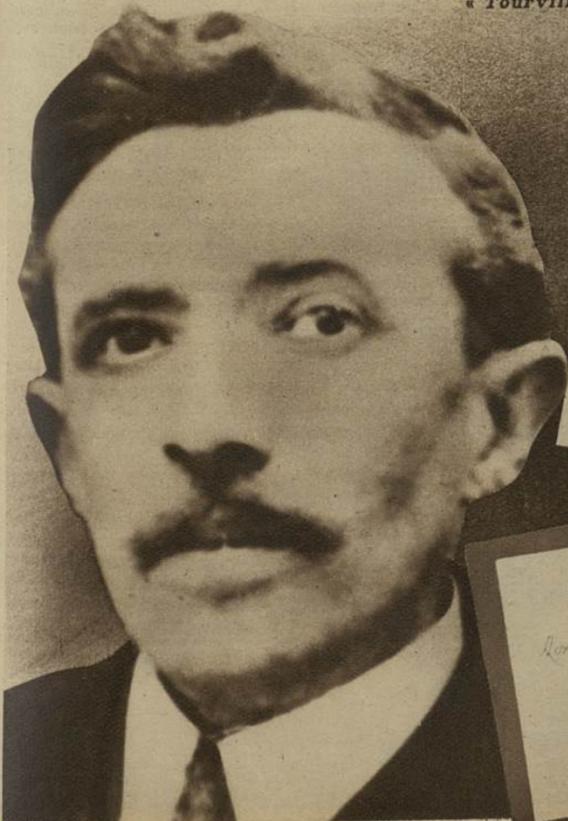
Le matin des obsèques, les Bourneuf recevaient une lettre anonyme qui disait :

« Peut-être l'avez-vous déjà pensé. Si votre fils a disparu, c'est qu'il avait surpris des choses qu'il n'aurait pas dû connaître. Le commissaire de Lorient se trouve devant une muraille d'argent qu'il n'ose pas essayer d'escalader. Si vous avez les moyens de faire agir une police, vous saurez bien des choses que je ne puis dire moi-même. »

Que signifiait cet avertissement syllin ? De qui émanait-il ? Mystère. On avait tué Joseph-Thomas Bourgneuf dans le terrain vague, voilà qui était sûr. Qu'avait-on fait du cadavre, jusqu'au jour où on le découvrit, flottant ? Le porte-feuille était intact avec les billets de banque ; intacts aussi les photographies, les papiers et cette montre, arrêtée à 9 h. 32. Une montre pleine de sang, qui prouvait encore que Bourgneuf ne s'était pas noyé.

— Patience ! disent les deux frères, inlassables et tenaces qui, brîbe par brîbe, reconstituent l'aventure. Patience !

La vengeance sait courir... et rattraper les coupables.



Chicago (de notre correspondant particulier).



Le trente-six !...
Le numéro, prononcé par un gardien de la prison de Chicago, est aussitôt transmis de bouche en bouche par les porte-cléfs du quartier n° 7 où sont incarcérés les grands criminels.

En même temps, dans l'antichambre où les gens de la ville attendent leur tour d'entrer à la prison, un autre gardien appelle :

— La famille Varecchia !...

Dans le parloir, un jeune homme, mince et pâle, est venu s'appuyer contre les grilles. De l'autre côté, deux femmes se soutiennent en pleurant. Ce sont deux femmes du peuple, vêtues pauvrement, coiffées du fichu des lazzaronas.

La mère et la sœur de Varecchia !...

La vieille Italienne éclate en reproches où se révèle la fierté de sa race :

— Tâche de te repentir, maugrée-t-elle.

prenait aux amoureux qui, dès la nuit, se donnent rendez-vous dans les Petting-Lanes, les Allées d'Amour.

Enfin, deux agressions plus audacieuses que les autres démasquèrent brusquement le fantôme des Petting-Lanes.

Il était sept heures du soir. Sa journée terminée, Emma Danke avait quitté le magasin où elle était employée.

— Hello ! darling...

Au ras du trottoir, une auto est venue se ranger. Un jeune homme, penché à la portière, interpelle la jeune fille. Celle-ci se retourne. Un sourire éclaire son visage. Elle reconnaît son flirt.

— Hello ! Francis Jordan...

On bavarde. Les deux jeunes gens ont leur soirée libre. Pourquoi ne la passeraient-ils pas ensemble ? Où aller ? Théâtre ? Cinéma ?

Mais l'ombre d'un policeman se dresse à



Au music-hall de South-State Street, des girls à demi nues rythmaient un sketch.

côté d'Emma. Il somme l'automobiliste de circuler. Sa voiture à l'arrêt gêne la circulation.

Emma saute dans la voiture. Elle s'installe aux côtés de son ami. Et la voiture repart.

— Allons aux Petting-Lanes, nous serons mieux pour bavarder...

La jeune fille a un petit rire nerveux. Elle connaît ces allées désertes où stoppent les voitures, toutes lumières éteintes, où le silence du jardin est seul troublé par les soupirs et les serments des amoureux.

— Allons aux Petting-Lanes !...

L'auto stoppe enfin. Francis se penche vers la jeune fille, cherchant à cueillir un baiser sur ses lèvres. Au même instant, une ombre sort d'un massif de fusains et bondit sur le marchepied de la voiture :

— Haut les mains, ou je vous tue !

Les deux amoureux sursautent. Un jeune homme mince, au visage creusé par la faim, le vice et la maladie, se tient devant eux, les menaçant d'un revolver.

— Haut les mains !

Francis Jordan veut se lever de son siège.

— Ne bouge pas, Francis, crie la jeune fille, terrifiée.

Mais il est trop tard. Quatre coups de revolver claquent. En gémissant, Jordan roule à terre. Emma s'évanouit.

Lorsque, quelques instants plus tard, elle revient à elle, l'homme sinistre, le fantôme meurtrier a disparu. Elle eût pu croire à un cauchemar si, à terre, le corps de son ami ne se raidissait dans les spasmes suprêmes de l'agonie.

L'assassin fuyait à toutes jambes à travers les Allées d'Amour. Mais, déjà, il entendait la sirène de l'automobile des policiers, les pétarades des motocyclettes des policemen. Le bois allait sans doute être fouillé de fond en comble.

Une rue solitaire. Une auto qui stationne au ras du trottoir. C'est le salut.

Un couple occupe la voiture : James Guizinger et miss Lilian Henry, une jeune téléphoniste.

L'assassin de Jordan braque son revolver sur eux :

— Ne bougez pas, ricane-t-il... je viens de tuer un homme... Si vous tenez à votre vie, obéissez !

Il oblige le jeune homme à lui céder sa place au volant, près de miss Henry, et à aller s'asseoir au fond de la voiture. Il appuie sur l'accélérateur. L'auto s'élance à travers les rues. C'est une course folle, dont miss Henry devait garder un épouvantable souvenir. Penché sur le volant, grimaçant de fureur, la brute menait un train d'enfer. Il conduisit toute la nuit et ce n'est qu'au petit matin qu'il relâcha ses captifs.

Était-ce un fou ? En face d'eux, il parla longuement de ses crimes, en étala avec complai-

sance tous les horribles détails. Puis, tournant les talons, il s'enfuit et rentra dans la ville.

Trois jours durant, il demeura insaisissable.

Au music-hall de la South-State Street, le rideau venait de tomber sur le premier acte de la revue. Les girls, à demi-nues, venaient de regagner leurs loges. Dans la salle, les spectateurs s'étaient retirés, semblant sortir d'un sommeil lourd, peuplé de nudités. Se doutaient-ils alors que, parmi eux, se trouvait un dangereux criminel, un maniaque du meurtre, que la police recherchait nuit et jour ?

Il était là, cependant, assis à côté d'un brave bourgeois du quartier qui somnolait béatement. Poussé par un irrésistible besoin de vantardise, l'assassin se pencha vers lui et lui poussa le coude :

— Savez-vous qui je suis ?

L'homme tourna vers son voisin sa face ronde.

— Je suis l'assassin de Francis Jordan. Ne bougez pas. J'ai deux revolvers dans ma poche.

Le brave bourgeois sentit son front se couvrir de sueur. Il regarda à droite, à gauche. Aucun secours possible.

Cependant, les lumières de la salle s'éteignaient. Le rideau se leva et, sur la scène, dans le feu des projecteurs multicolores, deux danseurs nus apparurent. Mais notre homme ne s'intéressait guère au spectacle ; il surveillait les gestes de son redoutable voisin. Celui-ci paraissait avoir oublié ses menaces. Il suivait le spectacle avec attention.

Tremblant d'angoisse, l'homme se leva doucement.

Cependant, au rythme énéry de l'orchestre, les deux danseurs poursuivaient leur exhibition. Le public, tendu vers la scène, était captivé par la vision de ces deux corps musclés s'ébattant dans le flot des lumières.

Soudain, son extase est brisée. Un brouhaha monte. Des cris éclatent. On allume les lampes. Là-bas, au milieu des fauteuils d'orchestre, deux policemen maintiennent solidement un jeune homme qui se débat en hurlant :

— Laissez-moi ! Je suis fou ! Les médecins l'ont dit ! On ne peut rien me faire...

Le lendemain, tous les journaux relaiaient l'arrestation de l'assassin des Allées d'Amour. Son nom était Iggy Varecchia.

A travers les couloirs, un groupe tragique marche en silence. Un frémissement parcourt les cellules de la prison. Des visages s'appuient contre les barreaux pour voir passer celui qui s'en va pour ne plus revenir. Une plaisanterie cynique éclate. Une chanson meurt. Une prière monte.

Une porte s'ouvre. La chaise électrique apparaît dans toute son horrible précision. Iggy Varecchia tente de se débattre. Il crie :

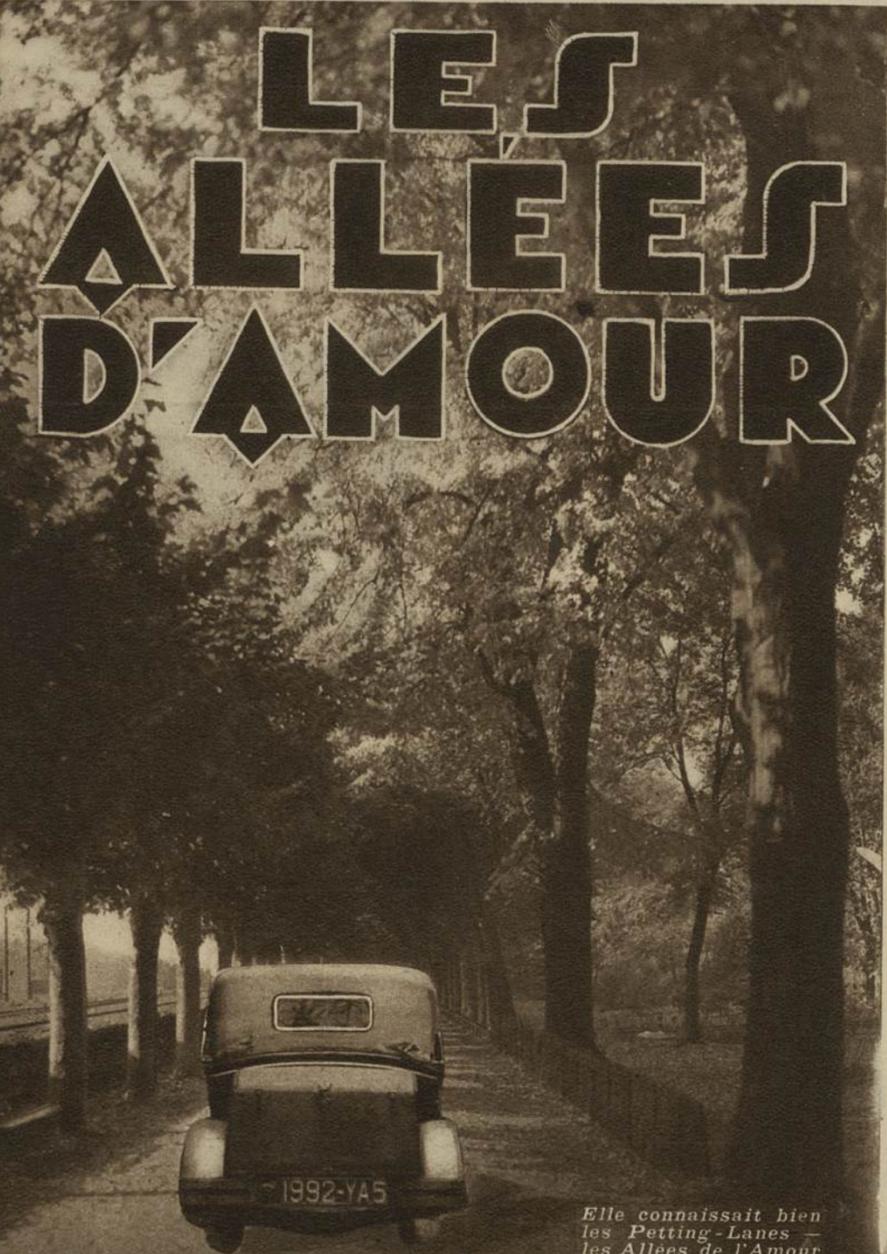
— Je suis fou ! Ne me tuez pas ! Je suis fou !...

Mais les médecins l'ont reconnu parfaitement sain d'esprit. Sept meurtres lui ont été attribués. Il a reconnu sa culpabilité. Il faut que justice soit faite.

Les aides ont poussé le gamin hurlant dans la pièce sinistre, la porte se referme. Au-dessus, une horloge, inexorablement, compte les minutes. Les cris cessent, soudain...

Et, tandis que s'accomplit l'œuvre de justice et de mort, dans une église du quartier italien deux femmes vêtues de noir, la tête recouverte du voile des lazzaronas, prient en pleurant au pied d'une madone.

Roy PINKER.



Elle connaissait bien les Petting-Lanes — les Allées de l'Amour — où le silence du parc n'est troublé que par le chant des oiseaux, les soupirs et les serments des amoureux.

Mais le gamin — il vient d'atteindre ses dix-sept ans — esquisse une grimace goguesarde et hausse les épaules.

— Tu es un monstre ! s'écrie alors sa mère. Tu es un monstre !...

Un monstre !... Iggy Varecchia avait treize ans lorsque, pour la première fois, il manifesta ses instincts criminels. Il assomma un de ses camarades d'école d'un coup de barre de fer.

Sans raison. Les médecins l'examinèrent, le reconnurent sujet à des crises d'épilepsie. Ils évitèrent qu'on le jugeât et le firent enfermer à l'école des jeunes épileptiques de Dixon, dans l'Illinois...

Quelques mois se passèrent et les Varecchia, ébahis, virent un jour leur fils revenir dans leur pauvre maison. Il s'était échappé de l'école. Il sortit de sa poche une revolver, criant qu'il tuerait quiconque tenterait de mettre la main sur lui... Sa mère le supplia vainement et, ce jour-là, la pauvre femme s'agenouilla devant son fils, l'implorant d'avoir pitié de leur détresse. Déjà, il allait commencer son œuvre de mort : l'assassinat de sa propre mère, lorsque ses frères le maîtrisèrent...

La tête basse, les mains enchaînées, il dut reprendre le chemin de Dixon.

Il s'en échappa de nouveau, mais ne revint pas chez lui : il craignait le ressentiment de ses frères. Le flux humain des bas-fonds de la ville le happa. Il disparut...

— Encore un crime dans les Allées d'Amour !...

Ce soir-là, on s'arrachait les journaux, à Chicago. Depuis quelques jours, on signalait une série d'attaques mystérieuses dans les jardins publics de la ville. Un étrange garçon s'en



Sa vieille mère (à droite) s'agenouilla devant Iggy (à gauche), le suppliant de prendre leur détresse en pitié.

LE PROFANATEUR

Karkouz riposte aux vexations par des sarcasmes: il se mit à fumer le samedi, à manger du porc et à fréquenter assidument les cafés maures.

Les mahométans dont on dessert le culte dans le petit marabout de Blida (ci-dessous) ont souvent éprouvé le fanatisme des Juifs qui provoqua le drame. — En bas, à gauche: la prison où Karkouz va rester éconné quatre ans.

Blida.
(de notre envoyé spécial).

H! Monsieur, si nous avions suivi l'antique loi de Moïse, c'est ici même, dans le temple, là où il a fait couler le sang, que nous aurions dû l'égorger. La justice française n'aurait pas eu à intervenir, et la profanation aurait été effacée.

A la porte de la synagogue de Blida, dans la cour où se dressent des palmiers, devant l'école talmudique — la « Yechiba » — le « schemech » (sacristain) me tenait ces propos inquiétants. Je l'écoutais sans dire un mot, troublé par tant de véhémence et de haine. Drapé dans sa lévite marron, le visage allongé par une barbe blanche mal peignée, les yeux tristes au rappel d'un passé encore proche, ce vieux Juif qui déjà avait un pied dans la tombe me clamait sa foi, son indignation, la rancune qu'il gardait au profanateur.

Et le profanateur, c'était Joseph Karkouz, l'assassin du vieux Salomon Porgel...

■ ■ ■

L'affaire eut lieu en janvier dernier. La fin du Sabbat était venue. Par les rues tortueuses de la cité orgueilleuse de sa parure de roses et d'orangers, les fidèles, par groupes, se hâtaient vers la synagogue. Ils abordaient l'étroite ruelle où se cache leur temple, pénétraient dans la cour qui précède l'entrée du sanctuaire, puis attendaient en bavardant, comme dans une foire aux paroles, que l'heure de l'office eût sonné. Le crépuscule naissait lentement, noyant d'ombre violette l'intérieur du temple. Là, les veilles rituelles trouaient la pénombre d'une lumière diffuse qui n'éclairait ni le tabernacle, gardien des tables de la Loi, ni la « théba » où se tient le rabbin, et bien moins encore les stalles qui courent au long des murs. Sur l'une d'elles, un jeune homme de vingt-quatre ans avait pris place, à demi dissimulé derrière la porte d'entrée : Joseph Karkouz. Les fidèles auraient pu s'étonner de sa présence, car Karkouz méprisait la Loi juive. Le matin même, il avait fumé, bravant l'interdiction rituelle de toucher au feu le jour du Sabbat. Plus encore, il avait mangé du porc et, à l'heure de l'apéritif, dans des cafés, il s'était répandu en insultes contre ceux de sa race disant « qu'il fallait qu'il donne une tannée à un Juif », puis « qu'on le verrait enchaîné, mais qu'il tirerait sur un Juif du consistoire... » Mais le temple est la maison de Dieu, il est ouvert à tous ceux qui veulent y pénétrer.

L'heure de consacrer le Sabbat avait sonné. Déjà, le rabbin assis à l'arrière de la « théba » (chaire) chantait les cantiques préliminaires à la prière commençant par les mots « Yatha Kadouche... » qui annonce la fin du Sabbat et le début de la semaine suivante, lorsque Salomon Porgel arriva. Il gagna sa place, sur l'une des stalles, à droite du tabernacle. Karkouz alla vers lui et lui demanda de sortir pour lui parler. Porgel se leva, fit quelques pas vers la sortie puis, se ravisant, lui dit : « C'est le moment de la prière, tu me parleras tout à l'heure, pas à présent... » Et il regagna sa place. Quelques secondes passèrent. L'Arbit allait être prononcé, c'était le moment solennel. Mais un coup de feu éclata, semant la panique et le désarroi. La plupart des fidèles s'enfuirent. Karkouz, qui avait suivi son beau-père, venait de lui brûler la cervelle, à bout portant, par derrière, lâchement. De cet instant, le temple était profané. La lumière fut donnée sans que les mots « Yatha Kadouche » aient été prononcés ; le sanctuaire était souillé, le malheur était sur la synagogue.

— N'as-tu pas honte d'avoir fait une telle chose dans le temple ? dit le « schemech » à Karkouz.

— Je le guettais depuis trois jours pour le tuer, se contenta de répondre le meurtrier, tandis qu'on le désarmait.

■ ■ ■

Il faut avoir vécu pendant des années dans le pays pour comprendre le drame et l'expliquer.

Karkouz était Juif aussi, mais un Juif qui méconnaît la Loi...

Sa mère tenait, à Mascara, une des maisons infâmes que l'on évite dans les ruelles empuanties du quartier réservé. Son père vivait, comme vivent les protecteurs de ces femmes, aimant boire et jouer, frappant fort, méprisant l'espèce humaine. Il mourut. La mère de Karkouz quitta Mascara, vint à Marseille. Qu'y fit-elle ? Quel milieu pouvait-elle fréquenter ? Karkouz, qui avait façonné sa jeune âme au contact des filles, termina son éducation au milieu des neris. Cependant il fut soldat, apprit un métier et parut avoir oublié de terribles enseignements. On le revit à Blida...

Blida est une cité charmante qui sommeille au pied de l'Atlas, enclose dans une ceinture de roseraies et d'orangeries. Mais c'est une petite ville. La communauté israélite y est fanatique et la sagesse populaire l'a traduit en un proverbe : « Miat Djenen ou Djinian, oulla Blida ou Blidia » (plutôt mille démons ou diaboliques qu'un Blidéen ou une Blidéenne). C'est là, dans ce milieu hostile aux étrangers, que vint se fixer Karkouz. Il était en âge de prendre femme. Il en courtisa plusieurs, mais sans succès. Un jour, il rencontra Joffrette Porgel et l'épousa car, paraît-il, il ne demandait pas de dot.

Et commença la nouvelle histoire de Karkouz.

Son ménage alla mal. Sa jeune femme l'aimait-

elle ? Elle prétendit qu'il était brutal et vulgaire, voire sans mœurs. Elle l'accusa d'avoir des habitudes autres que celles que tolèrent les commandements de la Loi israélite. Elle s'en plaignit à la Communauté. On rappela à Karkouz ses origines, sa mère, son passé. Il vit les visages se fermer ; il éprouva la rancune d'une hostilité qui n'osait point toujours s'avouer.

Le Consistoire intervint alors, mais ne fait qu'activer la désunion. Il est composé de gens qui n'ont d'autre ligne de conduite que celle qui est inscrite dans le Pentateuque ou le Lévitique. Bientôt, la misère s'installe au foyer et lorsqu'elle entre par la porte, l'amour s'en va par la fenêtre... Karkouz voit le danger. Il veut s'en aller, fuir Blida, emmener sa femme à Marseille, là où la vie est moins étroite, les âmes moins dures. Il se heurte à la volonté de sa femme, à celle de son beau-père, à la réprobation du Consistoire. Une instance en divorce est engagée. Et c'est la fin...

Karkouz regimbe. A son tour, il riposte aux vexations par des sarcasmes. Il fume le samedi ; il mange du porc et le fait savoir, ce qui aggrave son crime ; dans les cafés, il se répand en invectives, en menaces contre les Juifs dont il cherche à s'affranchir. Jusqu'au jour où, son esprit travaillé par une névrose inquiète qui n'est peut-être qu'une sorte de manie de la persécution, il décide de tuer Salomon Porgel qui veut reprendre sa fille, et qu'il accuse de tous ses malheurs...

Porgel est un brave et honnête homme, un fidèle pratiquant, qui a sa place marquée à la synagogue et possède l'estime de tous ceux qui le connaissent. Peut-être est-il prisonnier de principes rigides qui donnent à son cœur une apparence de dureté. Et l'on ne s'affranchit pas ainsi d'une chappe aussi lourde que l'atavisme séculaire.

Vient le jour du drame. Karkouz, sans se cacher, achète un revolver, l'essaye, puis, l'arme en poche, se rend à la synagogue. Il tente une dernière démarche auprès de son beau-père, se heurte à une volonté qui lui apparaît inflexible, et la colère s'empare de lui. Sa haine balaye tout. Il fait le geste de mort.

■ ■ ■

Je restai sur les marches de la synagogue, jusqu'à ce qu'un mouvement de la foule m'apprit que Karkouz allait sortir de la maison d'arrêt pour se rendre au Palais de justice où on l'a jugé.

Il marchait la tête courbée, entre deux gardarmes. On vit entrer, après lui, M. le bâtonnier Colonna d'Ornano, qui devait réclamer au meurtrier une dette de sang, M. le bâtonnier Tabet et M^e André Tabet, d'Alger, qui apportèrent à Karkouz l'appui d'une longue expérience et d'un jeune talent plein de zèle et de feu.

Quand on apprit que Karkouz était condamné, par suite d'une erreur du jury, à quatre ans de prison, un immense murmure monta de la foule... Une clameur, faite de toute la colère que, seul, le fanatisme sait bien faire éprouver... Il me semblait entendre l'appel à Jéhovah d'un peuple atteint dans ses croyances...

Ah ! si on avait pu lapider le profanateur !...

Jean SCHERB.



La fin du Sabbat était venue et les fidèles, par groupes, pénétraient dans le tabernacle (ci-dessus, à droite), refuge sacré des Tables de la Loi mosaïque.

La mère de Karkouz tenait, à Mascara, une des maisons infâmes que l'on évite dans les ruelles empuanties du quartier réservé (ci-dessous). — En bas, à droite: M^e André Tabet, d'Alger, qui défendit éloquentement Karkouz (à gauche).



Sankt-Marein (de notre correspondant particulier).

Le vieux Peter, le fossoyeur du cimetière de Sankt-Marein — petit village perdu au fond d'une vallée des Alpes autrichiennes — considéra l'homme debout devant lui :

— Vous ne me reconnaissez pas ? demanda celui-ci... Je suis le fils Wiesthaler.

Le vieux plissa son front. Wiesthaler ?... C'était un nom du pays. Peu à peu, il se souvint. C'était vers 1900 que Florian Wiesthaler et sa femme étaient morts. Ils avaient un fils qui, plusieurs années auparavant, était parti pour l'Amérique. Il avait fait fortune, disait-on, dans une minoterie de Chicago.

Oui, le vieux se rappelait tout cela, maintenant. Il avait la mémoire lente, mais sûre.

Il scruta les traits de son interlocuteur. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, au visage énergique de businessman. Mais, sous les dehors américanisés de Wiesthaler, il retrouva bientôt le visage du petit montagnard qu'il avait connu.

— Alors, vous voilà revenu au pays !...

— Oui, pour quelques jours seulement. Le temps de faire faire à mes parents un caveau convenable dans ce cimetière où je veux moi-même reposer plus tard...

Sa voix s'était étranglée. Il demanda :

— Où se trouve la tombe de mon père et de ma mère ?

Embarrassé, le vieux Peter se gratta la tête :

— Voilà, tenta-t-il d'expliquer. Le cimetière est petit. Trop petit ! On ne peut pas l'agrandir en prenant sur les champs avoisinants. Il y a si peu de terre, par ici. Rien que de ce maudit rocher !... Alors, il nous faut déterrer les morts anciens pour laisser la place aux nouveaux...

L'homme avait pâli. Ne pourrait-il pas rendre aux siens ce suprême devoir de reconnaissance ? Les larmes dans les yeux, il considéra la fosse nouvelle que le vieillard venait de creuser : sur l'humus rouge, un crâne était posé parmi des ossements jaunis et des débris de cuivre et de bois.

— Mais que deviennent les ossements recueillis ?

Peter désigna une chapelle ronde, accolée au clocher de l'église, dont la masse blanche, surmontée d'une double coupole en forme de bulbes, se dressait sur un fond de forêts sombres et de pâturages verdoyants.

— Je les dépose dans l'ossuaire. Les restes de vos parents s'y trouvent. Je sais où ils sont, car j'ai l'habitude d'inscrire à la craie, sur le crâne, le nom de ceux que j'exhume.

Cependant, la nuit était presque venue. Le vieux fit signe au voyageur de le suivre. Le corps cassé par l'âge et le travail, il allait à travers les allées du cimetière. A l'aide d'une énorme clé, tirée de sa poche, il ouvrit la porte de l'oratoire et invita M. Wiesthaler à entrer.

Dans l'ombre de l'ossuaire, que troublait à peine la clarté d'un crépuscule d'hiver, tamisée par les vitraux épais, dormait tout un peuple de morts. Un vieux saint de bois doré, tarabudé par les vers, veillait sur leur sommeil. Il répandait une odeur douce de salpêtre. Une odeur de mort...

Le vieillard alluma un énorme cierge placé sur un chandelier de fer forgé, piqué dans la muraille. Une lumière jaune monta le long des murs verdis, révélant d'étranges amas d'ossements sur lesquels des crânes, posés à plat, scrutaient de leurs orbites vides les visiteurs tardifs.

Le spectacle était hallucinant de ce petit homme à barbe blanche, allant de squelettes en squelettes, palpant dans ses longues mains diaphanes des crânes poussiéreux, et cherchant à déchiffrer sur le jaune des os la trace blanche des inscriptions à la craie.

Soudain, le fossoyeur se mit à trembler. Il se retourna vers Wiesthaler. L'Américain vit son visage se crispier d'angoisse.

— On a volé des crânes !... On a volé des crânes !... bégaya-t-il.

■ ■ ■

— On a volé des crânes dans l'ossuaire de Sankt-Marein...

La nouvelle se colporta de village en village et gagna Neumark. D'autres plaintes y firent écho. On avait profané également les oratoires de Klosterneuburg et de Sankt-Pölten. Les montagnards s'indignèrent. On avait violé des



sépultures, souillé les restes des ancêtres, dérobé leurs ossements !...

Pourquoi ? Quel maniaque avait ainsi satisfait ses troubles instincts de vampire ?

La police de Vienne s'émut à son tour. Elle décida de percer le mystère.

Un jour, le chef de la Kriminal-Polizei reçut la visite d'un chef d'atelier des Arts Décoratifs de Vienne. Sans dire un mot, l'homme déposa devant le policier un gobelet à bière taillé dans un crâne humain.

— J'ai reçu la visite, hier, d'un jeune homme, étudiant à l'Université de Vienne. Il m'a remis plusieurs crânes, me demandant de les transformer en chopes, conformément à ce modèle. J'ai lu les journaux. Je suis au courant des profanations de Sankt-Marein, de Klosterneuburg et de Sankt-Pölten ; j'ai pensé que, peut-être, il y avait une relation entre ces actes de vampirisme, et cette commande...

— Le nom de ce jeune homme ?

— Erwin Siegen...

■ ■ ■

Tous ceux qui, à l'Université de Vienne, fréquentaient Erwin Siegen étaient loin de se douter des passions effroyables que ce jeune homme blond, au visage timide, aux yeux

Parmi les nombreux crânes qu'il avait volés, Siegen voulut en faire transformer quelques-uns en chopes semblables à ce modèle (ci-dessus).

Alpiniste intrépide, Erwin Siegen (ci-contre) pratiquait le ski, et l'escalade des glaciers et des pics les plus rudes lui était familière.

Contre l'église, dont la masse blanche s'élançait sur un fond de forêts sombres, était accolée la tour ronde de l'ossuaire.

clairs que voilaient d'épais verres de lunettes, cachait au fond de lui-même.

Sportif, Erwin fréquentait les terrains de football, les piscines, les courts de tennis et les links de golf. Alpiniste, il pratiquait le ski, et l'escalade des glaciers et des pics les plus rudes lui était familière.

Le seul reproche qu'on eût pu lui faire était sa trop vive admiration pour les romans fumés du Moyen-Age allemand. Romans lourds d'inquiétante sensualité, peuplés d'étranges figures de sorciers, de nécromants, de vampires et de goules. Romans noirs et rouges où les descriptions de messes noires et de cérémonies diaboliques tenaient une large part.

Erwin avait découvert ces livres dans la bibliothèque de son père, homme érudit, universellement connu et estimé à Vienne. Ce fut ce qui le perdit. Son imagination romantique lui fit entrevoir la possibilité de renouer les anciennes traditions macabres, de retrouver le secret des interventions maléfiques. Ce goût de mort et d'orgie funèbre plaisait à son esprit malade.

Il fit part de ses enthousiasmes bizarres à plusieurs de ses camarades qui se déclarèrent prêts à le suivre et, avec eux, fonda le *Club des Sept*. Il y avait là quatre jeunes filles de dix-sept ans à peine et trois jeunes gens dont l'aîné n'avait pas dépassé vingt ans.

Erwin était le chef de cette nouvelle secte qui avait établi son culte dans une modeste chambre, louée dans un quartier reculé de la ville. Les murs de ce temple étrange avaient été garnis de tentures noires brodées de tibias et de crânes argentés. Un autel se dressait au centre de la pièce, surchargé de crânes humains, sur lesquels des cierges, piqués, laissaient couler leur cire molle. Chaque membre possédait une chope à bière, confectionnée dans une tête de mort.

Vêtu d'oripeaux étranges, Erwin Siegen présidait à des cérémonies empruntées à la nécromancie moyenâgeuse et dirigeait les hymnes à la gloire de la mort.

Comment les membres du *Club des Sept* se procuraient-ils les crânes nécessaires à leur culte ? Rien de plus simple. Lorsqu'ils partaient en excursion dans la montagne, ils s'arrêtaient dans l'un de ces petits villages où l'on boit une dernière bouteille avant de gagner le refuge éloigné. Ils demandaient à visiter les ossuaires et profitaient d'un moment d'inattention du fossoyeur pour dérober les têtes décharnées des morts, qu'ils empilaient dans leur sac tyrolien...

■ ■ ■

— Ce soir, à dix heures ! Erwin avait murmuré cette phrase à l'oreille de sa camarade, au cours de l'Université. La jeune fille avait pâli. Ses narines s'étaient pincées, mais une étrange flamme avait brillé dans son regard. D'une main qui tremblait, elle écrivit sur une mince feuille de papier : « Ce soir, à dix heures », puis fit passer le billet à sa voisine. Dix minutes plus tard, les sept membres du *Club* étaient prévenus d'assister au culte qui aurait lieu le soir même.

Mais à peine la cérémonie était-elle commencée, à peine psalmodiait-on les litanies de la mort devant l'autel où s'élevaient des macabres emblèmes, que la porte céda soudain. Des hommes firent irruption dans la pièce en criant :

— Haut les mains ! Police !

■ ■ ■

Le vieux Peter se rendit chez le juge d'instruction le lendemain du procès où Erwin fut condamné à six mois de prison et 2.000 shillings d'amende, et ses complices à trois mois de prison. Il examina d'un regard humide les crânes accumulés sur la table. Il les palpa de ses mains tremblantes, les reconnut et, pieusement, il ramena ses morts dans l'ossuaire de Sankt-Marein.

Georges STREM.



CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 54.902 : Classes primaires complètes : Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 54.906 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 54.913 : Carrières administratives.

Broch. 54.920 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 54.928 : Emplois réservés.

Broch. 54.934 : Carrières d'Ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 54.941 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 54.945 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 54.949 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 54.955 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 54.963 : Marine marchande.

Broch. 54.967 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 54.972 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 54.979 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 54.985 : Journalisme, secrétariats ; éloquence usuelle.

Broch. 54.991 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 54.996 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Le CHRONOMÈTRE "UTILIA" MARQUE DÉPOSÉE

HAUTE PRÉCISION — PRÉSENTATION MODERNE

VOUS RENDRA MAÎTRE DE L'HEURE

Magnifique BOITIER en Assiéochrom imitant le PLATINE à la perfection

Posséder un Chronomètre de précision dont le mouvement, de fabrication supérieure, est une garantie de bon fonctionnement et qui, au surplus, est contenu dans un boîtier élégant par la perfection de sa forme plate et de son décor ultra-moderne, n'est-ce pas un plaisir et une satisfaction que chacun recherche ?

Notre Chronomètre "UTILIA", de fabrication française supérieure a été créé spécialement pour répondre aux desiderata exprimés et donner toutes les GARANTIES exigées :

PRÉCISION - RÉGULARITÉ - SOLIDITÉ - ÉLÉGANCE

Son MOUVEMENT avec échappement à ANCRE, Barillet indépendant, Ligne droite, Double plateau, Levées visibles rubis, Ellipse demi-lune en saphir, Empierré de 15 rubis fins, Volant d'Ancre et Ancre laiton assurant un échappement anti-magnétique, Balancier compensé acier nickel, Véritable Spiral Bréguet, donnant un réglage de Haute Précision garanti insensible aux variations de température et aux changements de position.

Rien n'a été laissé au hasard pour obtenir la perfection mécanique de chaque pièce et la précision de l'ébauche. Les rectifications du centrage des chatons, leur pose et leur sertissage, le repassage des trous, le taillage des roues et des pignons, le pivotage des mobiles, le montage des organes de remontage et de mise à l'heure, le finissage du mécanisme de l'échappement, le réglage et le contrôle de la marche au plat et au pendu, l'insensibilité aux variations de température, tout a été soumis à l'attention et à la surveillance la plus minutieuse et la plus rigoureuse.

L'expédition est faite aux conditions avantageuses ci-dessous :

BULLETIN DE COMMANDE

Je soussigné, déclare acheter ferme le Chronomètre "UTILIA" en Assiéochrom, au prix de 210 francs, que je paierai régulièrement chaque mois à raison de 15 francs par mois, jusqu'à complet paiement. Au comptant 190 francs. Chaque quittance est majorée de 1 franc pour frais d'encasement.

Nom et Prénoms _____ Signature : _____

Profession _____

Adresse _____

Ville _____ Dépt _____

Détacher ce Bulletin et l'envoyer à

L'ÉCONOMIE PRATIQUE S. A., 15, Rue d'Enghien - PARIS



GARANTI 10 Ans

15 Francs par mois

UN SUPERBE BOITIER de forme plate, Décors Modernes, Catrure Lapidée, Métal scientifique Assiéochrom, imitant le PLATINE

à s'y méprendre, garanti inaltérable, invariable comme le platine et plus joli que l'argent dont il n'a pas les inconvénients.

Nous livrons à tous et partout cette merveilleuse pièce de précision aux conditions du Bulletin de commande ci-contre.

Catalogue franco sur demande

MAIGRIR

sans drogues. Résultat dès le 5^e. Écrivez à M^{me} JOURHEND, 98, Bd Aug.-Blanqui, Paris, qui vous enverra GRATIS sa RECETTE facile à suivre en secret. Un vrai Miracule !

POUR PAYER MOINS CHER



Achetez directement au **SPECIALISTE DE LA MÉNAGÈRE.** Ménagères modernes riches, métal EXTRA BLANC

37 pièces argent 250 fr. 112 grammes

Depuis 210 fr. Modèle baguette, même qualité, 37 pièces.

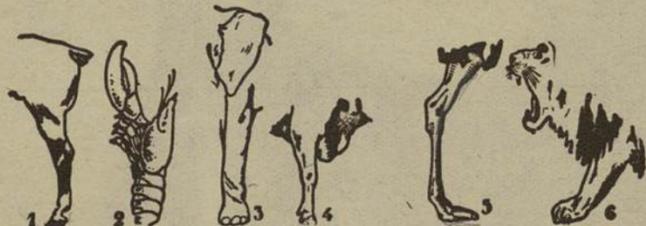
Grand choix de Ménagères 37-62-91-118 pièces

CADEAU À TOUT ACHÉTEUR FACILITÉS DE PAIEMENT

LA MANUFACTURE CENTRALE

30^e Bd DE STRASBOURG - PARIS 10^e BON pour un CATALOGUE GRATUIT 148

CONCOURS 100.000 FRANCS DE PRIX



Voici 6 pattes d'animaux bien connus.

1^o Nommez ces animaux ; 2^o En prenant la première lettre de chacun d'eux, vous reconstituerez le nom d'un animal le plus domestiqué : « Le plus noble conquête de l'homme ».

Nommez cet animal.

Découpez ce BON et adressez-le dans la quinzaine, avec votre réponse à

CONCOURS "Service D" rue du Rocher, PARIS

Joindre, pour la réponse, une enveloppe timbrée portant votre adresse.

RIEN À PAYER pour PARTICIPER à ce CONCOURS

634

SPIRITISME, magnétisme, clé du succès pr vaincre timidité, magie, parler avec les morts, trouver choses cachées, sourcier, télépathie, av. réponse de clairvoyance, santé, destin, amour, etc. Vous recevrez tout. Écrivez aujourd'hui à LUCES, Boîte Postale 7 Nice. Joindre 1,50 en timbres pour la réponse.



HAUTLESMAINS!

Etui à cigarettes forme browning s'ouvre en pressant la gâchette

1. 10 frs ; les 4. 35 frs

Envoi contre remboursement

NIVELON, P. R. Bureau 50, Paris



CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de

POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Écrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois Etab. T. SERTIS, Lyon.

M^o LAROCHE dévoile l'aven., réuss. en tout. Unique au monde ! 48, rue Daguerre (14^e).

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?

CONSULTEZ M^{me} Thérèse Girard, voyante célèbre, diplômée. Expériences sous contrôle scientifique connue du monde entier par ses prédictions et ses conseils. 78, av. des Ternes, (17^e). De 1 à 7 h cour, 3^e étage.

MARTHA MARY VOYANTE : Trans. pensée. Fixe date 4^e p. lect. d. sable et crist. l à 7 H. sauf L. 78, r. Pindarcourt (20^e) 5^e ét. Mét. : Pl. d. Fêtes. P. cor. 20 f. 50.

M^{me} LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE. De 1 h. à 7 h. ou par corres. 20, rue Brey, 1^{er} à gauche, PARIS (Etoile).

TIMBRES-POSTE AUTHENTIQUES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

Garantis non triés — Vendus au kilo

Demandez la notice explicative au Directeur de l'Office des Timbres des Missions, à PIBRAC (Haute-Garonne).



NOTRE CONCOURS

Cette superbe montre est à vous !!!

Dans le but de faire apprécier l'excellence de notre fabrication nous distribuons **GRATIS** sous forme de **Concours** 5000 ÉCRINS 2 jolies montres renfermant chacun un bracelet plaqué or 18 c^e pour Dame et Chronomètre p^o homme.

Ces merveilleux cadeaux seront distribués franco sans aucun frais parmi les lecteurs qui trouveront le titre d'une table. Il suffit de reconstituer le document ci-contre. Rien à payer pour participer à notre concours. Répondez en joignant une enveloppe portant votre adresse au CONCOURS DE LA MANUFACTURE, Rayon 53, Rue Maëbranché, PARIS



Un Avantage sans Précédent!

De magnifiques chambres, vendues à des prix imbattables avec leur literie complète et 2 chaises assorties



Grandes facilités de paiement accordées sur demande.

(307 du cat.) Chambre moderne, noyer massif, sculpté masse, poignées argentées, grande armoire à glace 3 portes ouvr. lit larg. 1m.43, table de nuit liseuse dessus marbre, sommier, matelas, traversin, 2 oreillers plume, couverture, 2 chaises garnies tissu moderne, les 11 pièces, complète. **2.150 Fr.**

Aperçu de quelques modèles

(N^o 306 du cat.) Chambre moderne, chêne massif ciré, sculpté masse, grande armoire à glace, 3 portes ouvr. larg. 1m.40, lit larg. 1m.40, table de nuit liseuse des. marbre, sommier, matelas, traversin, 2 oreillers plume, couverture, 2 chaises garnies tissu mode, 11 p., compl. **1.995 Fr.**

(308 du catal.) Chambre moderne, noyer verni, poignées argentées, grande armoire 3 portes ouvr. larg. 1m.40, glace, lit larg. 1m.40, table de nuit liseuse des. marbre, sommier, matelas, traversin, 2 oreillers plume, couverture, 2 chaises garnies tissu moderne, 11 pièces, complète. **2.675 Fr.**

GALERIES BARBÈS

55, Boulevard Barbès, PARIS (18^e)

BON à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement : 1^o L'Album général d'ameublement. 2^o L'Album de literie, divans, cosys et mobiliers sacrifiés. Rayer la mention inutile. 276

Succursales
11, Rue Montgrand, Marseille
33, Rue de Strasbourg, Nantes

DÉTECTIVE

Du chantage au crime



Assistée de son avocat, M^e de Moro-Giafferri, Germaine d'Angle-mont quitte l'appartement luxueux de Monceau où elle vécut de belles heures d'amour, qui finirent par une sanglante tragédie.

(Lire, sur les causes du drame, pages 8 et 9, les révélations de notre collaborateur Emmanuel Car.)

AU SOMMAIRE (Rescapé du baigne, par J.-P. Bouguennec. — La Mi-Carême des folles, par M. Carrière. — Le cosaque blanc, par J. Barraud. — L'énigme DE CE NUMÉRO (de Kéroman, par Luc Dornain. — Les allées d'amour, par Roy Pinker. — Le profanateur, par J. Scherb. — Voleur de crânes, par G. Strem.